

Bulletin

Le plus ancien magazine bancaire du monde. Depuis 1895.



Le risque: courage, audace et témérité



Appartements en propriété de haut standing à Davos

Votre paradis privé au cœur des Alpes

L'aménagement unique et la situation exceptionnelle des appartements spacieux Stilli Park Residenzen Davos de 2½, 3½ ou 4½ pièces sont un hommage aux Alpes de Davos. Grâce à l'accès direct à l'hôtel, vous pouvez combiner l'autonomie qu'offre un appartement privé avec l'excellence du service de l'InterContinental Davos. Il est prévu qu'à l'achat vous puissiez arranger votre intérieur en choisissant parmi une sélection d'options attrayantes, en fonction de vos besoins.

Disponibles dès décembre 2013 | www.residences-davos.ch

Les risques et leurs effets secondaires



Ont collaboré à cette édition :

1 Wolf Lotter

Le risque a-t-il du bon? Incontestablement. Cofondateur de la revue économique allemande «brand eins», journaliste et auteur, l'Autrichien Wolf Lotter vante avec passion les bienfaits du risque. Le nouveau départ est son préféré : «Je ne peux concevoir de faire la même chose et d'habiter au même endroit jusqu'à la fin de mes jours.» *Page 12*

2 Stefan Krücken

Journaliste et éditeur, ses reportages l'ont conduit dans plus de 80 pays. Dans cette édition du Bulletin, il parle des pêcheurs de crabes qui risquent leur vie sur la mer de Bering pour ces mets recherchés. *Page 36*

3 Hanna Kokko

Eminente biologiste finlandaise spécialisée dans l'évolution, elle vit à Canberra et est titulaire d'une chaire à l'Australian National University. Elle estime qu'en matière de stratégies de risque, les hommes pourraient prendre exemple sur les araignées. *Page 52*

4 James Hamilton-Paterson

Né en 1941 à Londres, cet écrivain et poète a roulé sa bosse. Lors de son premier séjour en Amazonie, sa carte géographique comportait encore des taches blanches. Selon lui, la notion d'«aventure» a été commercialisée sans vergogne. Il considère les «challenges» des aventuriers des temps modernes avec scepticisme. *Page 68*

Etes-vous bien sûr de vouloir poursuivre votre lecture? Vraiment certain? Dans un élan provocateur, nous pourrions oser un parallèle entre deux slogans : «Fumer nuit gravement à la santé» et «Lire nuit gravement à l'ignorance», démontrant ainsi que le danger a parfois de bons côtés. Tout est question de perspective, surtout lorsqu'il s'agit du risque, qui n'est autre que l'équivalent rationnel du danger. La notion de risque fait souvent l'objet d'interprétations et d'usages erronés. Aujourd'hui, il est partout: dans nos assiettes, sur les marchés financiers, dans la production énergétique, et il est diabolisé de toute part, puisque nous sommes aveuglés par l'échec et les pertes qu'il peut engendrer. Mieux vaut prévenir que guérir, telle est la devise des éternels pessimistes. Nous lui en préférons une autre: la chance sourit (peut-être) aux audacieux. Elle leur permet parfois même de changer le cours de l'histoire, à l'instar de certaines femmes dont le courage et l'esprit novateur sont mis à l'honneur dans cette édition.

Et même si, dans de nombreux domaines, le courage s'est mué en excès de témérité et si l'inconscience l'a emporté sur le sens des réalités, pourquoi devrait-on faire abstraction du caractère créatif et vital du risque? Pourquoi écarter d'emblée toute chance de réussite et de succès? Un enfant, en faisant ses premiers pas, connaît ses premières chutes, mais il apprend aussi à se relever et à persévérer. C'est la seule manière d'avancer, en tant qu'individu mais aussi en tant que société dans son ensemble.

L'essai du journaliste Wolf Lotter considère le risque comme un défi. C'est vrai que le risque comporte une part d'insolence: il nous force à nous creuser les méninges, à peser scrupuleusement le pour et le contre pour enfin passer à l'action. Bref, à assumer des responsabilités en restant confiant. C'est ainsi que le Bulletin considère l'acception du mot «défi»: comme un encouragement au risque.

La balle est maintenant dans votre camp. A vous de décider si vous souhaitez continuer – à vos risques et périls.

La rédaction

Elle vous fait rayonner.

La nouvelle Classe E.

Mercedes-Benz Intelligent Drive vous offre la sécurité la plus élevée avec l'assistant de feux de route adaptatifs. Ce système d'éclairage innovant adapte la portée des phares automatiquement et rapidement, en fonction de l'éloignement du véhicule qui précède et de celui qui arrive en sens inverse. De plus, il réduit l'intensité du cône de lumière sur les autres usagers de la route pour éviter de les éblouir. Découvrez les avantages de la nouvelle Classe E et profitez d'un rabais flotte attractif. Vous trouverez des informations complémentaires chez votre partenaire Mercedes-Benz ou sur www.mercedes-benz.ch/fleet

E 200 break à partir de	CHF 59 900.-
Votre avantage prix	CHF 8000.-
Prix de vente au comptant	CHF 51 900.-*
Leasing à 4,9% à partir de	CHF 939.-/mois**



Une marque Daimler

MERCEDES-BENZ BUSINESS

L'offre flotte pour vous.



Mercedes-Benz

* E 200 CDI, 2143 cm³, 136 ch (100 kW), prix de vente au comptant: CHF 51 801.50 (prix catalogue de CHF 59 900.- moins avantage prix de 6% = CHF 56 306.-, moins rabais flotte de 8%). Consommation: 5,2 l/100 km (équivalent-essence: 5,8 l/100 km), émissions de CO₂: 135 g/km (moyenne de toutes les voitures neuves vendues: 153 g/km), catégorie de rendement énergétique: B.

** Exemple de leasing: durée: 48 mois, kilométrage: 20 000 km/an, taux annuel effectif: 5,01%, versement mensuel pour le leasing «Full Service»: CHF 939.-, service, assurances responsabilité civile et casco complète compris. Hors assurance des mensualités PPI. Une offre de Mercedes-Benz Financial Services Schweiz AG. Assurance casco complète obligatoire. L'octroi d'un crédit est interdit s'il est susceptible d'entraîner le surendettement du preneur de leasing.

Le rabais flotte de 8% se base sur une taille de parc totale de 1 à 7 véhicules. Cette offre n'est valable que dans le cas d'une utilisation commerciale. La durée minimale est fixée à 6 mois.

Modèle illustré avec options: CHF 57 241.-, 5,4 l/100 km (équivalent-essence: 6,0 l/100 km), 141 g CO₂/km, catégorie de rendement énergétique: B. Tous les prix s'entendent TVA de 8% incluse.

Bulletin : Risque

4 Un instant!

Instantanés de gens qui viennent d'oser.

I 2 Gardons espoir!

Un plaidoyer pour l'action, la raison et l'optimisme.

I 16 50 risques mondiaux

Ecarts de richesse, corruption, climat, cyber-attaques : les menaces.

20 Robert J. Shiller

L'économiste américain et sa foi inébranlable dans le secteur financier.



24 Quelle est votre impression?

Quiz: testez votre intuition.

27 Le bon calcul

Les investisseurs comptent sur les nouvelles méthodes d'évaluation du risque financier.

28 Missions à haut risque

Au CICR, agir est une question de vie ou de mort, pour les victimes et les collaborateurs.

32 Les choses tournent mal

En chirurgie, le risque zéro n'existe pas. Notre auteur le sait mieux que quiconque.

36 La mer impitoyable

Le plus dangereux métier du monde: pêcheur de crabes sur la mer de Bering. Reportage.



46 Tout a commencé par jeu

Lentement, mais sûrement: la naissance des assurances modernes.

50 Du sucre tous azimuts

Comment porter un tout autre regard sur un risque sanitaire.

52 Vole, petite araignée, vole!

Les animaux font parfois des choses très périlleuses.

54 Quand l'argent coule à flots

L'inflation est-elle de retour? Tentons une prévision.

56 Petit pays, petits problèmes?

En matière de risques aussi, la Suisse est un cas à part.

58 Galerie d'héroïnes

Plus que des symboles: hommage à des battantes, des avant-gardistes et des pionnières.



68 Plus haut, plus vite, plus fou

La chasse aux records n'a rien à voir avec l'aventure véritable.

70 Les décisions de Roger Federer

La star du tennis revient sur des moments décisifs de sa carrière, sur le court et en dehors.

72 Le touriste des start-up

Bowei Gai sillonne le monde. Ce qui l'intéresse: les sociétés nouvellement créées.

76 Les faits, rien que les faits

Petit divertissement: les risques au quotidien, en bref.

80 Tout est question d'équilibre

Illustration de Jörn Kaspuhl.

Photo de couverture:

Cascadeuse à Los Angeles (voir page 7)



Nouveau sur l'App Store

L'application «News & Expertise» avec le nouveau Bulletin et d'autres publications, articles et vidéos actuels du Credit Suisse.

www.credit-suisse.com/bulletin



Impressum: éditeur: Credit Suisse AG, contenu, rédaction: Ammann, Brunner & Krobath AG (www.abk.ch), conception, mise en page, réalisation: Crafft Kommunikation AG (www.crafft.ch), rédaction photo: Studio Andreas Wellnitz, Berlin, adaptation française: Credit Suisse Language Services, pré-impression: n c ag (www.ncag.ch), impression: Stämpfli AG, tirage: 150000 exemplaires, contact: bulletin@abk.ch (rédaction), abo.bulletin@credit-suisse.com (service abonnés)

L'instant critique

Situations risquées, dangereuses, périlleuses : témoignages.
Nous avons photographié des personnes du monde entier
dans l'instant qui a suivi leur expérience du risque.

Enregistré par la rédaction



**17h11, 1^{er} mars
Kangemi, Nairobi (Kenya)**

«Aujourd'hui, j'ai conduit mon taxi treize heures, surtout dans le bidonville de Kangemi. C'est l'une des régions les plus pauvres et les plus dangereuses. Il y a cinq ans, je me suis fait kidnapper, frapper et débouiller de mes biens. Un de mes amis, lui aussi chauffeur de matatu, s'est fait tuer de cette manière. C'est monnaie courante ici. Mais je crains encore plus les policiers corrompus : ils trouvent toujours un prétexte pour soutirer de l'argent aux chauffeurs de taxi.»

— *Dancan Kimere Njoroge, 36 ans, chauffeur de taxi collectif*

16h00, 7 mars **Sanlitun Soho, Beijing (Chine)**

«Je suis monteur d'échafaudages, mais aujourd'hui je travaillais dans une cage d'ascenseur. Trente-sept étages, c'est beaucoup de montées et de descentes. C'est un métier plein de dangers, sûrement l'un des plus risqués qui soient. Je me protège avec un casque et un harnais. Quand on respecte les règles de sécurité, on n'a pas à avoir peur. Même en hauteur.»

— She Qi Bin, 44 ans, monteur d'échafaudages



22h01, 23 février **Casa Ensamble, Bogotá (Colombie)**

« Au théâtre, un pépin est vite arrivé. Mais aujourd’hui, c’était super. Je n’avais pas le trac, contrairement à beaucoup d’acteurs adultes. Par contre, je suis vidée : on a joué la pièce deux fois. Elle s’appelle « Habitación 3.3.3 », elle est assez loufoque. Dans une scène, je devais crier sur ma mère, mais je n’y arrivais pas bien, c’était peu convaincant. Plus tard, je voudrais être metteur en scène. Si j’ai un modèle ? Oui, moi. »

— *Martina Toro Perez, 10 ans, comédienne, écolière*





16h31, 27 février
Riff Raff Studio, Los Angeles
(Etats-Unis)

«Je viens de sauter par la fenêtre en robe et en talons aiguilles. Le truc : commencer par briser la vitre avec ses coudes puis le corps passe à travers. Hier, je me suis fait une petite entaille en répétant. Mais c'est comme ça : c'est moi qui prends le coup, pas l'acteur. Avant une cascade, je suis toujours nerveuse ; j'aime cette sensation. Je me sens vivante, passionnée. Au moment d'agir, c'est la montée d'adrénaline, je ne ressens plus rien. Après, je suis enthousiaste, prête à recommencer.»

— Heidi Pascoe, 36 ans, cascadeuse



23h15, 28 février
Caserne de pompiers Ataba,
Le Caire (Egypte)

«Quand on est arrivés à la fabrique de chaussures, le feu s'était déjà déclaré dans tout le bâtiment. La présence de produits chimiques dans l'usine renforçait le danger. Nous avons pu sauver deux personnes, mais plus tard nous avons retrouvé six corps. Ce genre d'image ne s'efface pas si facilement. Un pompier doit faire preuve de courage. Si tu hésites face aux flammes, la panique prend le dessus et c'est la perte de contrôle.»

—Essam Helal, 30 ans, pompier

15h07, 1^{er} mars Gösslwand, Styrie (Autriche)

«Aujourd'hui, j'ai commencé par un salto arrière pour corser les choses, parce que le saut du Gösslwand n'est pas très difficile. Trois secondes en chute libre – le meilleur moment du saut extrême – puis une minute en parachute. Je ne connais pas la peur, elle paralyse. La concentration et le respect suffisent. Pour moi, le risque est calculable : je ne fais que ce que je sais pouvoir faire. Ce n'est pas un sport pour les imprudents.»

— Maria Steinmayr, 22 ans, base-jumpeuse



15h22, 15 mars **Château de Bümpliz, Berne (Suisse)**

«L'émotion était palpable. Quand Fabien m'a dit «oui», on pouvait presque entendre sa mère le dire... C'était bizarre mais émouvant. Nous sommes en couple depuis douze ans, avec des interruptions – et nous savons donc d'expérience qu'une relation n'est jamais acquise. Nous avons une vision assez lucide du mariage et nous venons de décider de sauter le pas. Notre enfant va bientôt naître, c'est le début d'une grande aventure.»

— Manuela Ruch, 33 ans, hôtesse de l'air





**1 h 17, 1^{er} mars
Cotai, Macao (Chine)**

«Je ne révélerai pas ce que j'ai gagné aujourd'hui. Ce que je peux dire, c'est que les choses marchent plutôt bien pour moi. J'ai joué à l'Omaha, plus intéressant que le Texas Hold'em. Mes points forts : j'arrive bien à lire mes adversaires ; la plupart du temps, je repère quand ils bluffent. Je ne prends de gros risques que quand la mise dépasse mes capacités financières, mais plus il y a d'argent en jeu, plus il est dur d'arrêter. Mais à vrai dire, je suis quelqu'un qui garde la maîtrise de son argent, les gains comme les pertes.»

— *Sailesh Verma, 32 ans, joueur de poker*

Dan

Un lourd fardeau

Notre monde n'a jamais été aussi sûr, mais nous voyons le danger partout. Perdre courage : voilà notre plus grand risque.

Par Wolf Lotter

ger !

COMMENT FABRIQUER DES VOITURES sûres ? Avec plus d'airbags et en optimisant les aides électroniques à la conduite ? L'économiste californien Armen Alchian opte pour une autre voie : il préconise de supprimer les airbags et les ceintures de sécurité pour les remplacer par une pointe métallique braquée tel un poignard sur le cœur du conducteur. Ainsi, en freinant brusquement, on perd... la vie, dans le pire des cas. Résultat : le freinage en urgence étant mortel, tout le monde roule au pas et le dangereux flot des véhicules se transforme en un ruisseau paisible.

Voilà qui illustre la logique de l'équilibre de la terreur. La même que durant la guerre froide : à cette époque de surenchère nucléaire, la passivité était devenue une règle de survie. Car quand toute action est suicidaire, on s'abstient d'agir, par précaution. On n'est jamais trop prudent. Avec la voiture d'Armen Alchian ou des missiles nucléaires, cela se comprend. Mais sinon ? Dans une période de crise,

nécessitant du changement et du mouvement, l'inaction équivaut alors à un suicide. Elle est typique des sociétés qui ont quelque chose à perdre, comme notre civilisation occidentale basée sur la consommation et le bien-être. Le sociologue allemand Ulrich Beck l'a baptisée « la société du risque ». Une civilisation où il est de bon ton d'avoir peur et de rester passif.

Les intellectuels, les politiciens et les personnalités éminentes sont vus comme des gens « responsables » quand ils exigent des interdictions et des règles. N'ont-ils pas raison ? Les blogs, les journaux et la télévision nous donnent depuis longtemps l'impression de vivre la plus dangereuse des époques. Terrorisme, guerres, menace nucléaire, catastrophes climatiques et toxicité alimentaire font l'actualité quotidienne, en plus de la crise financière et de la dette. Plus personne ne parle guère d'avenir, encore moins en bien. La société du risque s'alimente par ses propres peurs, elle se suffit à elle-même.

Nous le savons depuis longtemps : risques et chances sont les deux faces indissociables d'une même médaille. Les marins italiens utilisaient le mot « risicare », de la même famille que le mot risque, pour désigner une manœuvre de contournement des écueils près des côtes. Malgré ces difficultés, il ne serait jamais venu à l'idée de nos ancêtres marchands de renoncer au commerce maritime. Le danger faisait partie du métier, il fallait le traiter de manière pragmatique et lucide, point barre.

Dans une société où l'on a quelque chose à perdre, le proverbe « Qui ne tente rien n'a rien » doit être relativisé. Celui qui a déjà suffisamment ne souhaite peut-être pas gagner plus ni donc prendre d'autres risques. Conserver et préserver sont ses maîtres mots. Cela caractérise des sociétés et des générations entières.

Au cours des quatre dernières décennies, qui ont vu naître la société du risque, la confiance des gens en leurs concitoyens a chuté dramatiquement, comme le >

Le projet du risque calculé a si bien réussi que beaucoup de gens ont aujourd’hui le besoin de créer artificiellement du danger.

montrent plusieurs études. Au milieu des années 1960, lorsqu'on leur demandait si l'on pouvait globalement faire confiance à son prochain, près des deux tiers des Américains interrogés répondaient encore par « oui ». Trente ans plus tard, ils étaient déjà moins de 30%. La société du risque est une société de défiance. Elle se décourage elle-même et décourage les autres. Sa maxime : il n'y a qu'en noircissant tout que tout pourra aller bien. C'est ce qu'a théorisé le philosophe germano-américain Hans Jonas dans son « éthique de la responsabilité » par la doctrine suivante : privilégier les prévisions les plus pessimistes, c'est faire preuve de responsabilité vis-à-vis des générations futures. Les exagérations négatives aboutissent à des résultats positifs. Cela n'a plus rien à voir avec de la critique ou du doute constructif. Croire qu'il suffit de conjurer suffisamment longtemps un malheur pour l'éviter relève de la superstition.

Mais le risque n'a rien à voir avec le destin. Le chercheur en risque Otto-Peter Obermeier le définit comme « une réponse rationnelle à un sentiment archaïque ».

On ne veut pas se contenter d'accepter un malheur, on cherche à comprendre comment il a pu se produire afin de l'éviter à l'avenir. A l'arbitraire de la vie, on oppose la raison, si bien que le risque devient le « concept basé sur l'empirisme et les sciences qui remplace la notion mythique de destin », selon Otto-Peter Obermeier. Le risque est toujours calculé, les modèles changent. Les vieux héros, les courageux soldats, admirés de l'Antiquité à la fin du Moyen Age, sont peu à peu remplacés par des figures lucides, pragmatiques et logiques. Les héros ont laissé place à des entrepreneurs qui pèsent les risques de leurs projets et les répartissent sur de nombreuses têtes. Cette répartition devient typique de la société moderne, et elle ne s'illustre pas seulement dans les assurances ou l'organisation de la communauté. Même la réussite n'est plus une question de destin.

C'est bon pour les gens, mais c'est aussi ennuyeux. Auparavant, il y avait davantage d'action. Les membres de la société du risque s'ennuent. Ils ont la nostalgie du danger, recherchent artificiellement la stimulation et l'excitation. C'est une forme de protestation subtile contre la culture de la sécurité. Il y a d'abord eu le rock'n'roll dans les années 1950, puis les beats, les pops et les hippies, les soixante-huitards, les punks et leur parfait contraire, les yuppies, puis les fondamentalistes et tous ceux qui s'opposent au courant dominant.

Les gens ont besoin d'un « trip ». Ce terme issu du vocabulaire de la drogue désigne le moment où la « substance » produit son effet enivrant sur le cerveau. Les drogues sont faites pour ceux qui ne supportent pas la réalité et la ressentent comme insipide. Elles ne se limitent d'ailleurs pas aux stupéfiants. Il y a par exemple des « junkies d'adrénaline », comme s'appellent eux-mêmes les sportifs de l'extrême. Ils recherchent le danger qu'ils peinent à trouver dans le monde moderne.

Le projet du risque calculé a si bien réussi que beaucoup de gens sont aujourd’hui en manque de danger et éprouvent le besoin d’en créer artificiellement. L’époque moderne souffre d’avoir apporté aux individus plus de bien-être et de sécurité qu’aucune autre auparavant. C’est ainsi que, le week-end, des gens évitant tout risque au quotidien se retrouvent à sauter à l’élastique ou à foncer à VTT jusqu’à frôler l’apoplexie. Au travail, l’aversion pour le risque est la maxime suprême, tandis que la recherche d’adrénaline est un impératif durant les loisirs.

Le lundi, la pusillanimité et l’angoisse reprennent le dessus. L’une paralyse, l’autre rend bête. La racine latine «angustia» du mot angoisse signifie «étroitesse». Angoisse et destin ont toujours fait bon ménage. L’angoisse se rapporte à l’impondérable, à l’inconnu et à tout ce qu’on ne peut changer. La peur est autre chose : elle se rapporte au réel, au concret. L’angoisse paralyse, la peur mène au changement.

La société du risque dans sa forme ancienne vit peut-être ses dernières heures. Elle ne peut résoudre les crises qu’elle a engendrées, car celles-ci trouvent leur origine dans l’indécision, la frilosité, l’hésitation et les freins à l’action. Les gens en semblent tout à fait conscients, comme le montre la confiance surprenante qu’ils affichent régulièrement dans le cadre d’études de longue durée telles que le Baromètre des préoccupations du Credit Suisse : d’après la dernière enquête, la majorité des électeurs suisses estime que la situation économique est stable, et un cinquième y voit même une amélioration.

Son pendant allemand, l’étude «Die Ängste der Deutschen», relève elle aussi beaucoup d’optimisme chez les citoyens pour l’année de crise 2011. Le conseiller scientifique de cette étude, le politologue Manfred G. Schmidt, conseille aux dirigeants politiques de jeter un œil aux résultats

Le courage est l’antidote à la crise. En s’enhardissant, on devient optimiste. C’est précisément ce qui nous fait défaut.

tats. Selon lui, les gens ont du flair pour identifier les vrais problèmes et les faux risques. Il faut simplement les prendre au sérieux, les «encourager».

L’enjeu est là : redonner du courage, même si cela semble une hérésie pour les tenants de la vieille société du risque qui ne changent rien mais dénigrent tout. Le courage vient à bout des craintes et résout les problèmes, il est l’antidote à la crise. En s’enhardissant, on devient optimiste. C’est précisément ce qui fait aujourd’hui défaut à cette société au point que la plupart de ses membres ont oublié les vertus de l’optimisme : il favorise la prise de décisions actives. Dans son livre «Mut – Über sich hinauswachsen» («Le courage – Se dépasser»), le psychologue zurichois Andreas Dick écrit que le courage est une connaissance acquise avec intelligence et sagesse à propos de ce qui est vrai et de ce qui est faux à un moment précis.

Ce n’est pas là la description d’un sentiment, mais un plaidoyer en faveur de la raison. Nous avons besoin de telles prises de conscience, et non pas de vieux héros ni de poltrons de la société du risque qui éludent les décisions parce qu’elles perturbent leur zone de confort.

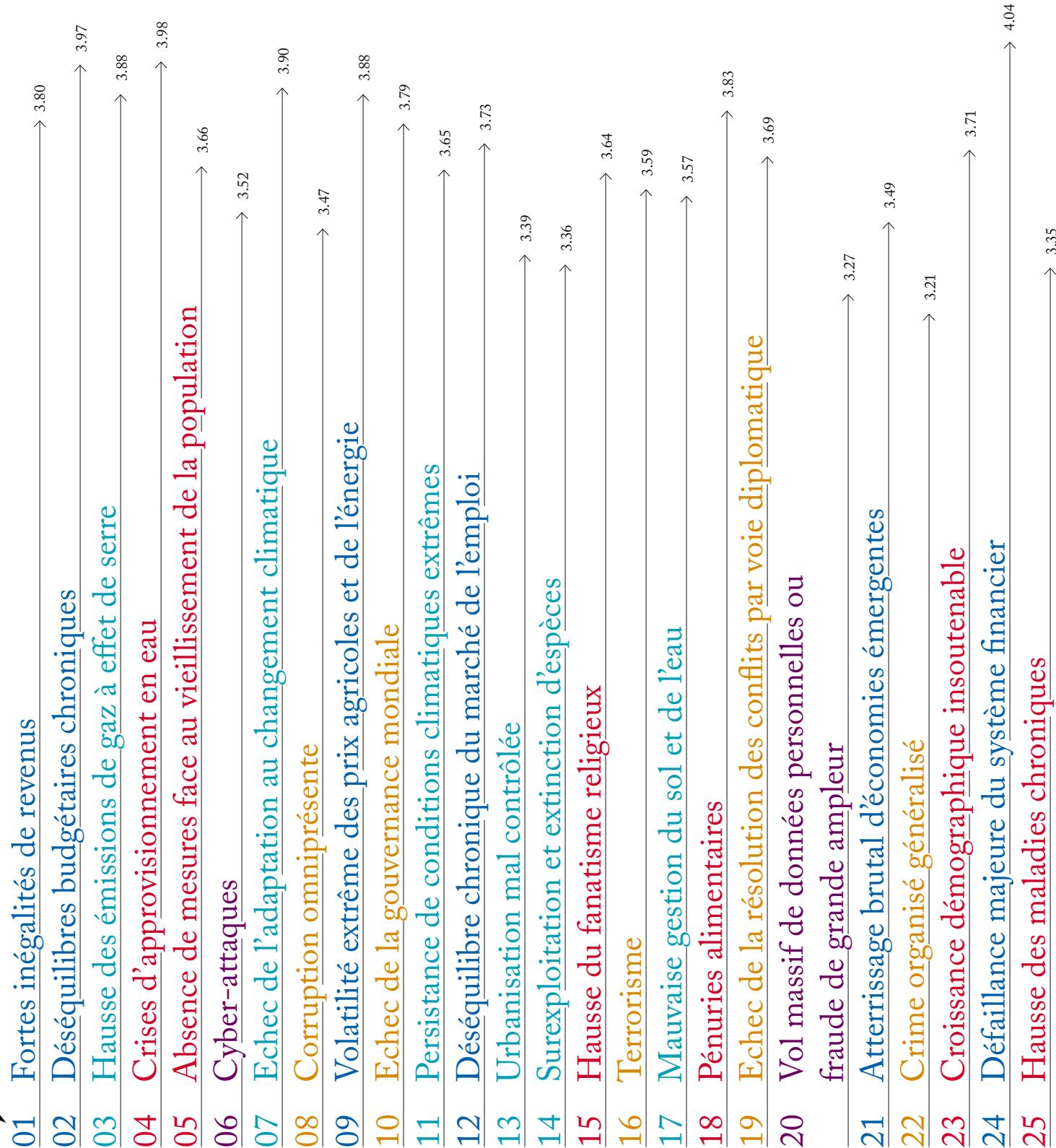
Rien de nouveau, certes. C’est ce qu’expliquait Emmanuel Kant en 1784

dans son œuvre «Qu'est-ce que les Lumières» : aie le courage de te servir de ton propre entendement. C'est une tâche laborieuse, éprouvante et parfois lourde à porter. D'autant qu'il y a un gros risque : tout peut changer. Mais les chances pour que ce soit en bien sont excellentes. □

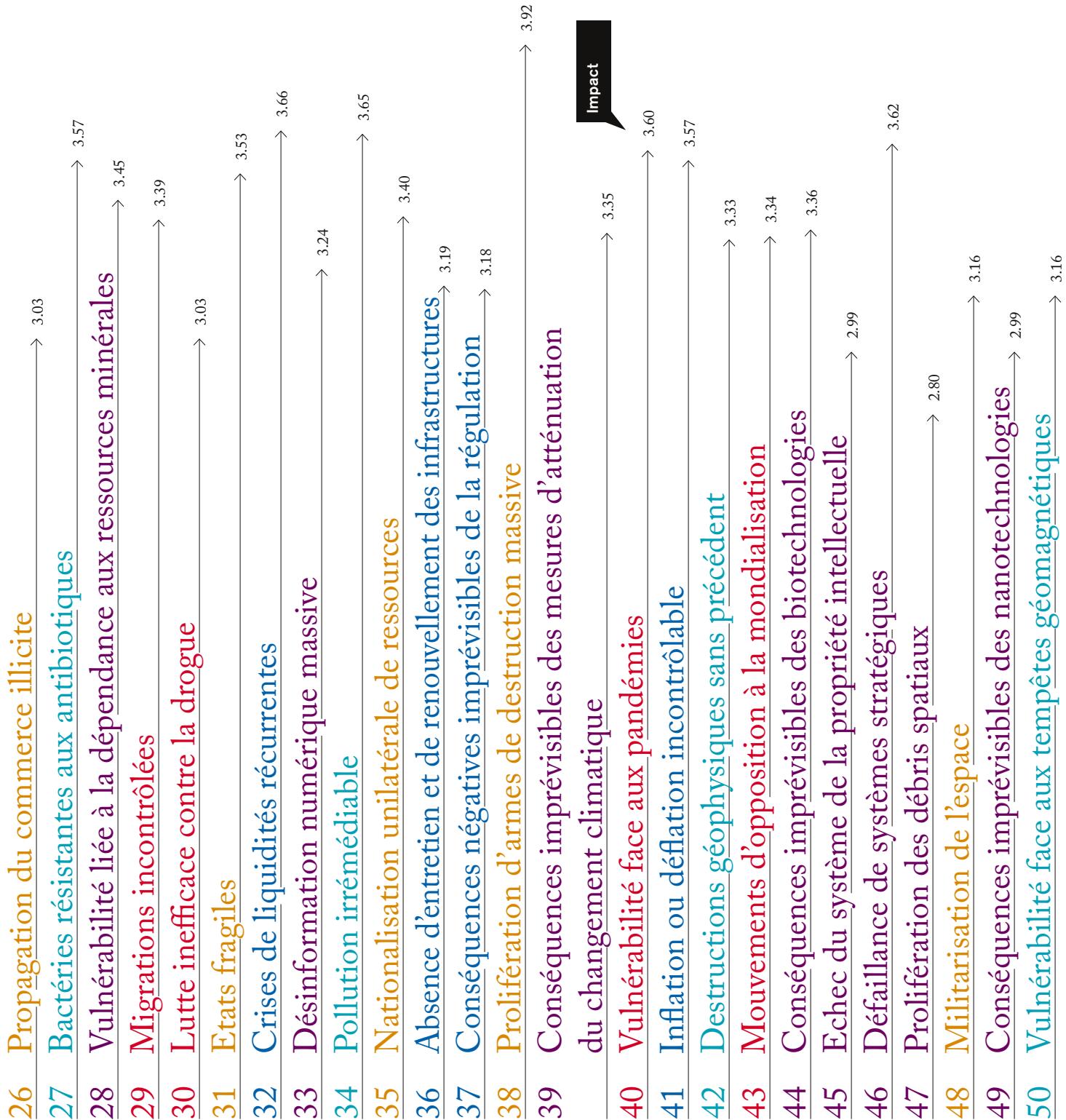
Wolf Lotter est journaliste et auteur. Il écrit des éditoriaux sur des sujets de fond économiques et sociaux pour le magazine économique «brand eins». Son prochain livre, «Zivilkapitalismus» («Le capitalisme civil»), paraîtra à l’automne chez Pantheon/Random House.

Les 50 risques mondiaux Le monde est rempli de dangers. Plus de 1 000 experts ont analysé les menaces potentielles (classement) et les dommages pouvant en résulter (flèches). Les inégalités de revenus occupent la première place du classement 2013.

Probabilité du risque



Source : Forum économique mondial

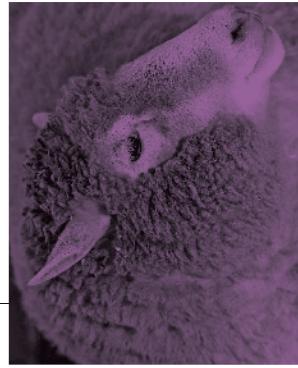


- Risques économiques
- Risques écologiques
- Risques géopolitiques
- Risques sociaux
- Risques technologiques

Définition des 50 risques mondiaux

— Danger —

Risques économiques	
01 Fortes inégalités de revenus Croissance de l'écart entre les habitants les plus pauvres et les plus riches d'un pays.	27 Bactéries résistantes aux antibiotiques Résistance croissante de bactéries mortelles aux antibiotiques actuels.
02 Déséquilibres budgétaires chroniques Les dettes publiques excessives ne sont pas compensées.	34 Pollution irrémédiable Pollution permanente de l'air, de l'eau et des sols représentant une menace pour les écosystèmes, la stabilité sociale, la santé et le développement économique.
09 Volatilité extrême des prix agricoles et de l'énergie Les fluctuations importantes des prix entraînent l'acquisition des matières premières essentielles, ralentissent la croissance, engendrent des mouvements de protestation et renforcent les tensions géopolitiques.	48 Militarisation de l'espace Les installations spatiales commerciales, civiles ou militaires et les systèmes au sol correspondants sont utilisés à des fins militaires, avec le risque que cela déclenche un conflit armé ou l'aggrave.
Risques sociaux	
42 Destructions géophysiques sans précédent Echec des mesures de prévention et d'alerte face à des catastrophes géophysiques sans précédent, p. ex. tremblements de terre, éruptions volcaniques, glissements de terrain ou tsunamis.	04 Crises d'approvisionnement en eau Baisse de la qualité et de la quantité d'eau douce disponible conjuguée à une concurrence croissante entre des systèmes à forte utilisation de ressources, p. ex. production agroalimentaire et d'énergie.
12 Déséquilibre chronique du marché de l'emploi Sous-emploi et chômage élevés à long terme, structurels et non cycliques.	05 Absence de mesures face au vieillissement de la population Rien n'est fait face aux coûts croissants et aux problèmes sociaux liés au vieillissement de la population.
21 Atterrissage brutal d'économies émergentes Ralentissement soudain de la croissance économique d'un pays émergent stratégique.	15 Hauteur du fanatisme religieux Revendication d'opinions sectaires engendrant une segmentation des sociétés et accentuant les tensions régionales.
24 Défaillance majeure du système financier émergentes Effondrement d'un établissement financier ou d'un ordre monétaire d'importance systémique ayant des répercussions sur le système financier mondial.	18 Pénuries alimentaires Accès insuffisant ou peu fiable à des denrées alimentaires de qualité en quantité adaptée.
Risques technologiques	
32 Crises de liquidités récurrentes Pénurie de liquidités au sein des banques et des marchés des capitaux.	06 Cyber-attaques Cyber-attaques criminelles ou terroristes menées par un Etat ou des personnes proches du gouvernement.
36 Absence d'entretien et de renouvellement des infrastructures Manque chronique d'investissements dans de nouvelles infrastructures ou dans le renouvellement et le maintien en état des infrastructures existantes.	20 Vol massif de données personnelles ou fraude de grande ampleur Usage criminel ou illégal de données personnelles sans précédent.
39 Conséquences imprévisibles des mesures d'atténuation du changement climatique Les efforts en matière de géo-ingénierie ou de développement d'énergies renouvelables engendrent de nouveaux défis complexes.	28 Vulnérabilité liée à la dépendance aux ressources minérales Dépendance croissante des industries aux ressources minérales rares pour lesquelles l'exploitation de nouvelles sources, de l'extraCTION jusqu'à la commercialisation, implique un délai important.
50 Vulnérabilité face aux tempêtes géomagnétiques Les répercussions d'intenses éruptions solaires (flares) génèrent le blocage des principaux systèmes de communication et de navigation.	30 Désinformation numérique massive Informations volontairement provocatrices, erronées ou incomplètes se diffusant rapidement, à grande échelle et ayant des conséquences dangereuses.
44 Conséquences imprévisibles des biotechnologies Les nouvelles découvertes en génétique et en biologie synthétique ont des conséquences non souhaitées, provoquent des accidents ou leur usage est détourné à des fins belliqueuses.	25 Hauteur des maladies chroniques La charge croissante induite par les maladies et les coûts de traitement à long terme pèsent sur les dernières avancées en matière d'espérance et de qualité de vie.



45 Echec du système de la propriété intellectuelle

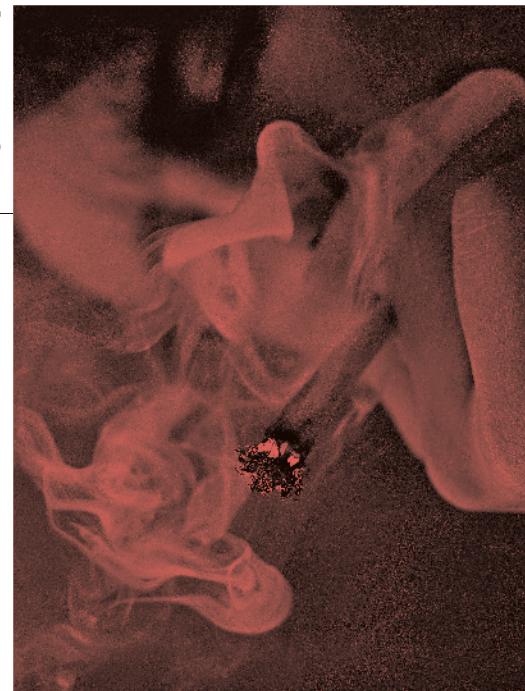
Disparition de la propriété intellectuelle en tant que système international et efficace pour stimuler les innovations et les investissements.

46 Défaillance des systèmes stratégiques

La fragilité des systèmes du fait de défauts de fonctionnement de composants isolés conduit à un « effet domino » de défaillances des structures et réseaux d'informations essentielles.

47 Prolifération des débris spatiaux

L'augmentation rapide des débris spatiaux dans l'orbite terrestre fortement fréquentée menace les infrastructures satellites stratégiques.

**49 Conséquences imprévisibles des nanotechnologies**

La manipulation de matériaux à l'échelle atomique et moléculaire suscite des doutes quant à la toxicité des nanomatériaux.

29 Migrations incontrôlées

Flux migratoires massifs, motivés par la pénurie des ressources, la destruction de l'environnement, le manque d'opportunités, de sécurité et de stabilité sociale.

30 Lutte inefficace contre la drogue

Promotion d'une politique de prévention de la drogue qui ne réduit pas la consommation de stupéfiants mais encourage au contraire les organisations criminelles dans leurs agissements, stigmatise les consommateurs et pèse sur le budget de l'Etat.

Risques écologiques**03 Hausses des émissions de gaz à effet de serre**

Gouvernements, entreprises et consommateurs ne réduisent pas les émissions de gaz à effet de serre et ne contribuent pas au développement des puits de carbone.

**07 Echec de l'adaptation au changement climatique**

Les gouvernements et les acteurs économiques ne parviennent pas à élaborer ou à mettre en œuvre des mesures de protection des populations et des entreprises concernées par le changement climatique.

11 Persistence de conditions climatiques extrêmes

Dommages liés à la concentration importante de propriétés foncières dans des zones à risques, à l'urbanisation ou à la survenance accrue de phénomènes climatiques extrêmes.

13 Urbanisation mal contrôlée

L'urbanisme inadapte et l'expansion des villes, y compris de leurs infrastructures, aggravent la destruction de l'environnement et restent sans effet dans la lutte contre l'exode rural.

14 Surexploitation et extinction d'espèces

Menace de perte irréversible de biodiversité du fait de l'extermination d'espèces ou d'un effondrement de l'écosystème.

17 Mauvaise gestion du sol et de l'eau

Déboisement, détournement de cours d'eau, extraction des ressources minérales et autres interventions influant sur l'environnement et ayant des répercussions sur les écosystèmes et les secteurs correspondants.

Risques géopolitiques**08 Corruption omniprésente**

Utilisation abusive du pouvoir en sa possession pour obtenir des avantages privés.

10 Echec de la gouvernance mondiale

Des institutions, des accords ou des réseaux internationaux inefficaces ou inadaptés, sur fond de concurrence entre des intérêts nationaux ou politiques, freinent la coopération visant à endiguer les risques mondiaux.

16 Terrorisme

Des individus ou des groupes non gouvernementaux causent des dommages corporels ou matériels à grande échelle.

**19 Echec de la résolution des conflits par voie diplomatique**

Disputes internationales dégénérant en conflits armés.

22 Crime organisé généralisé

Réseaux criminels très organisés et habiles, actifs à l'échelle mondiale.

26 Propagation du commerce illicite

Propagation incontrôlée du trafic de marchandises et de personnes à l'échelle mondiale.

31 Etats fragiles

Forte probabilité qu'un Etat stratégique sur les plans économique et géopolitique s'effondre.

35 Nationalisation unilatérale de ressources

Des Etats édictent unilatéralement des embargos sur des matières premières majeures, constituent des réserves et exproprient les ressources naturelles.

38 Prolifération d'armes de destruction massive

La disponibilité de technologies et de matériaux nucléaires, chimiques, biologiques et radiologiques génère des crises.

EXPLICATION

Le Forum économique mondial (WEF) publie un rapport sur les risques mondiaux tous les ans. Plus de 1000 experts provenant des secteurs économique, public et scientifique analysent l'influence de 50 risques mondiaux sur la planète au cours des dix prochaines années. Les présents résultats sont issus de la huitième édition du rapport « Global Risks 2013 ».

37 Conséquences négatives imprévisibles de la régulation

Les régulations ne produisent pas les effets escomptés et ont des répercussions négatives sur l'industrie, les flux de capitaux et la concurrence.

41 Inflation ou déflation incontrôlable

Manque de mesures adéquates en cas de hausse ou de chute extrême du pouvoir d'achat par rapport aux prix et aux salaires.

Risques sociaux**05 Défaillance de systèmes stratégiques**

La fragilité des systèmes du fait de défauts de fonctionnement de composants isolés conduit à un « effet domino » de défaillances des structures et réseaux d'informations essentielles.

47 Prolifération des débris spatiaux

L'augmentation rapide des débris spatiaux dans l'orbite terrestre fortement fréquentée menace les infrastructures satellites stratégiques.

49 Conséquences imprévisibles des nanotechnologies

La manipulation de matériaux à l'échelle atomique et moléculaire suscite des doutes quant à la toxicité des nanomatériaux.

50 Vulnérabilité face aux pandémies

Contrôle inadéquat des épidémies, défaillance de la coordination internationale et manque de capacité pour la production de vaccins.

43 Mouvements d'opposition à la mondialisation

Opposition face à l'accroissement de la mobilité transfrontière en matière de travail, de marchandises et de capitaux.

15 Défaillance de systèmes stratégiques

La fragilité des systèmes du fait de défauts de fonctionnement de composants isolés conduit à un « effet domino » de défaillances des structures et réseaux d'informations essentielles.

45 Echec du système de la propriété intellectuelle

Disparition de la propriété intellectuelle en tant que système international et efficace pour stimuler les innovations et les investissements.

46 Défaillance des systèmes stratégiques

La fragilité des systèmes du fait de défauts de fonctionnement de composants isolés conduit à un « effet domino » de défaillances des structures et réseaux d'informations essentielles.

47 Prolifération des débris spatiaux

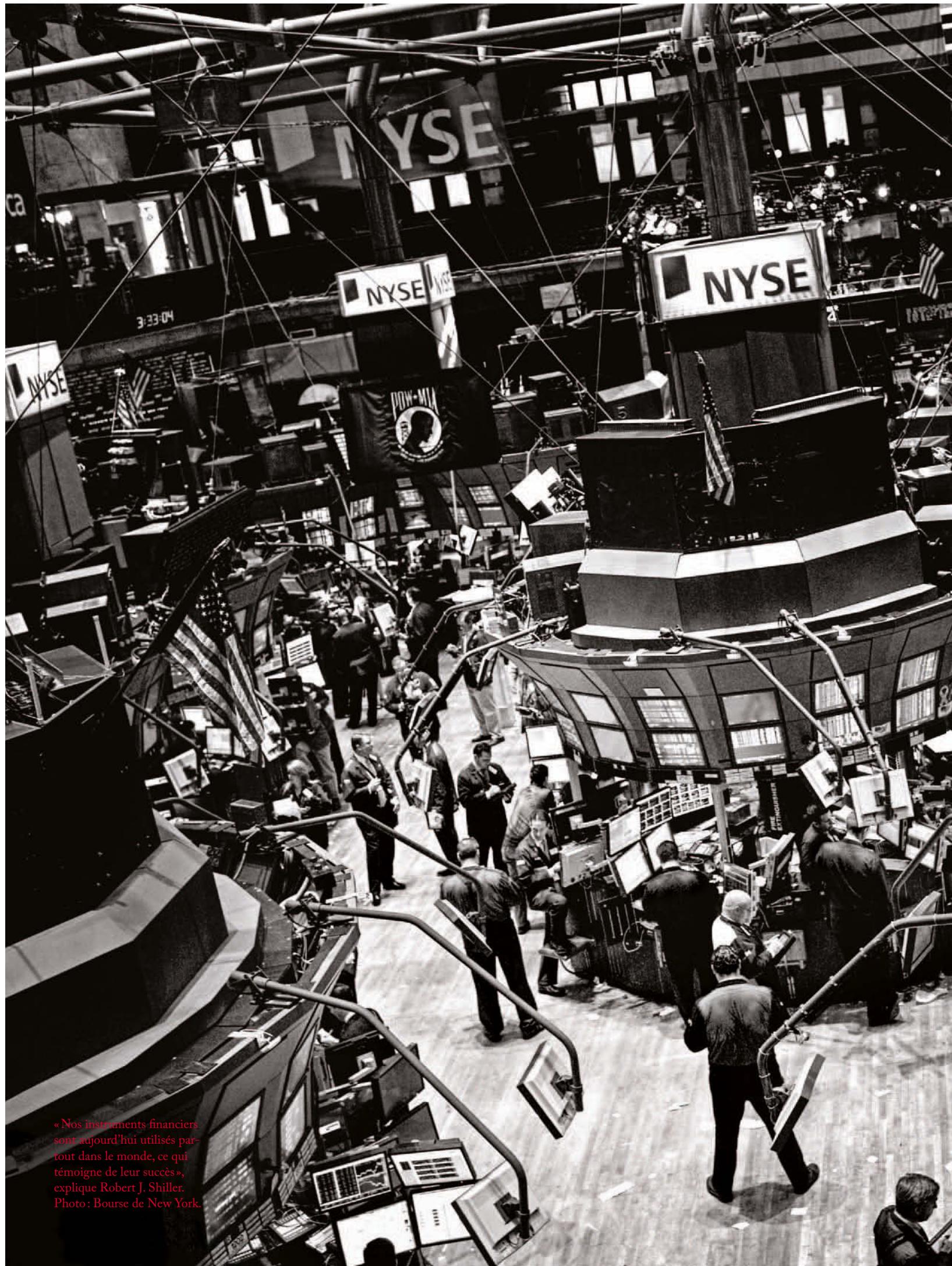
L'augmentation rapide des débris spatiaux dans l'orbite terrestre fortement fréquentée menace les infrastructures satellites stratégiques.

49 Conséquences imprévisibles des nanotechnologies

La manipulation de matériaux à l'échelle atomique et moléculaire suscite des doutes quant à la toxicité des nanomatériaux.

**EXPLICATION**

Le Forum économique mondial (WEF) publie un rapport sur les risques mondiaux tous les ans. Plus de 1000 experts provenant des secteurs économique, public et scientifique analysent l'influence de 50 risques mondiaux sur la planète au cours des dix prochaines années. Les présents résultats sont issus de la huitième édition du rapport « Global Risks 2013 ».



« Nos instruments financiers sont aujourd'hui utilisés partout dans le monde, ce qui témoigne de leur succès », explique Robert J. Shiller.

Photo : Bourse de New York

« La peur ne doit pas freiner l'innovation »

Robert J. Shiller a prédit deux crises, mais sa foi dans le secteur financier reste intacte. L'éminent économiste américain se livre sur les risques du système actuel, le bon côté du capitalisme et la psychothérapie.

Par Daniel Ammann et Simon Brunner

Vous êtes l'un des seuls économistes au monde à avoir prédit l'éclatement de la bulle immobilière et de la bulle Internet. Pourtant, votre nouveau livre est une sorte de déclaration d'amour à la finance. N'y a-t-il pas là un certain paradoxe ?

Le mot « finance » tire son radical du latin « finis », qui signifie « but ». C'est à cela que servent les innovations financières : amener des gens à collaborer de manière efficace et constructive pour atteindre un but. Une grande partie du progrès dans l'histoire est due à la force d'innovation du monde financier.

Par exemple ?

L'invention de la société anonyme a permis à des esprits éclairés de fonder ensemble une entreprise à partir d'une idée. Et cette société >



Photo: Paolo Pellegrin / Magnum Photos

peut survivre même si les propriétaires initiaux la quittent. Autre invention, plus tardive : la « responsabilité limitée ». Elle restreint le risque personnel à la part que l'on a investie dans une entreprise. Cela est fondamental. Si nous étions responsables à hauteur de tout notre patrimoine, chaque action pourrait nous ruiner. Il n'y aurait donc presque plus de capitaux sur les marchés.

Toutes les innovations de la finance n'ont pas un impact aussi positif.

Bon nombre d'instruments ont été accueillis avec scepticisme lors de leur expérimentation, comme l'idée de propriété partagée dans une société anonyme ou la responsabilité limitée. Quand les expériences ont été positives, les instruments ont été copiés immédiatement. C'est la marche du progrès. Nos instruments financiers sont aujourd'hui utilisés partout dans le monde, ce qui témoigne de leur succès.

Le magazine économique britannique « The Economist » vous a récemment surnommé « Cassandre », celle qui prédit le malheur sans être entendue par son entourage, mais aussi « Pangloss », comme l'optimiste radical de Voltaire. Beaucoup de gens sont nettement plus critiques que vous vis-à-vis du secteur financier.

Comme le disait déjà Jésus : « Il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des cieux. » Il y a une longue tradition de critique de la finance : la plupart des religions du monde font de la générosité une vertu humaine. Mais les sciences financières reconnaissent aussi la part d'égoïsme en l'homme. Il y a donc un conflit potentiel.

Est-ce la cause principale de la crise actuelle ?

Elle résulte de différents facteurs. Le pire a été la croyance très répandue aux Etats-Unis que les prix des maisons ne pouvaient pas baisser. Il n'y avait donc aucune raison de craindre des bulles spéculatives. Les autorités et les banques centrales ont été passives. C'est une chose que nous

pouvons corriger, et nous l'avons déjà fait dans une certaine mesure.

Selon vous, a-t-on déjà introduit trop de nouvelles réglementations ?

Il est difficile de quantifier la régulation. Mais le climat politique actuel et la crainte de nouvelles crises pourraient effectivement freiner les innovations du système financier, plus personne n'osant prendre de risques. Je trouve important que les règles ne soient pas édictées par les seuls gouvernements mais soient aussi soutenues par l'économie, par exemple en étant élaborées par les associations professionnelles. Elles ont souvent une vision plus concrète des problèmes que les parlementaires.

Quels risques identifiez-vous actuellement dans ce domaine ?

La crise dure depuis un certain temps déjà, elle a débuté il y a six ans !

Beaucoup d'économies nationales sont

« Il est primordial que nous restions une société perméable, où chacun a ses chances et peut s'intégrer. »

encore à la peine. La Grande Dépression des années 1930 a commencé comme aujourd'hui par une crise financière et, aussi absurde que cela puisse paraître, la situation ne s'est améliorée qu'avec la Seconde Guerre mondiale, qui a été un stimulus économique. De nombreux pays sont aujourd'hui prisonniers de leur politique d'austérité et poussent presque trop loin le souci d'économie. Il se pourrait bien que nous nous trouvions actuellement au cœur d'une longue période de faible croissance. Je crains également que les inégalités s'accentuent encore ces prochaines années.

Y a-t-il des signes annonciateurs ?

Le revenu des ménages médians aux Etats-Unis est déjà en baisse. C'est un signal dramatique.

Vous pensez que l'équilibre social est menacé ?

Il est primordial que nous restions une société perméable où chacun a ses chances et peut s'intégrer. Les écarts de fortune seront alors mieux tolérés. Un exemple dramatique : Staline a cru qu'il pourrait exploiter la colère des simples paysans contre les koulaks, les paysans les plus fortunés. Mais les premiers ne voulaient pas exterminer les seconds, car ils avaient des amis parmi eux. La société doit rester mixte et intégrer tout le monde.

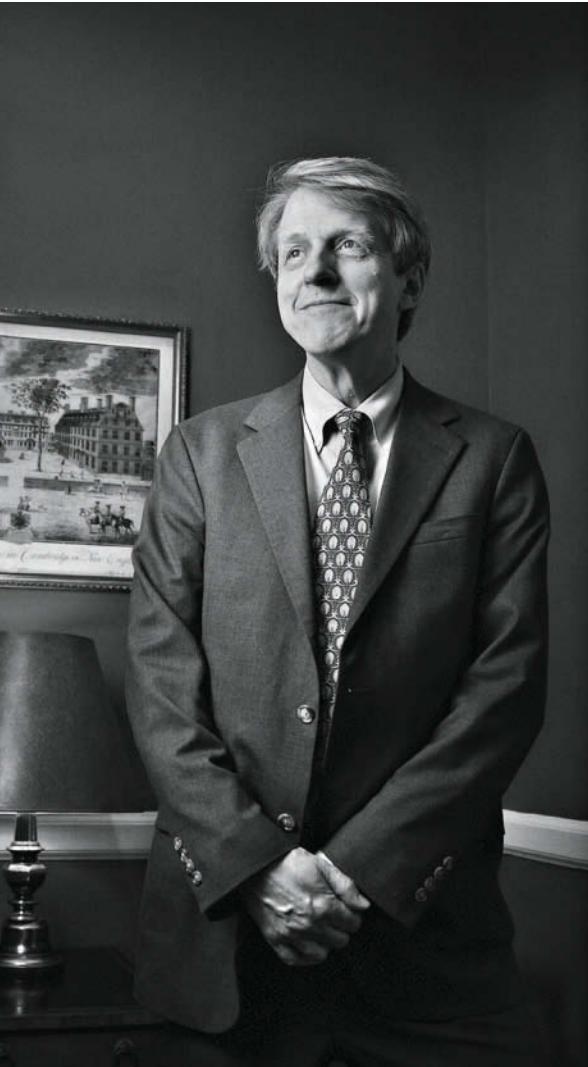
Vous souhaitez contribuer à une « société bonne » (« Good Society »), à un monde meilleur à l'aide d'instruments financiers. Pour rester diplomate, cela semble un peu utopique en ce moment.

Pas du tout. Ces deux dernières années, il y a eu beaucoup d'innovations dans le secteur qui encouragent cette « société bonne ». On peut par exemple citer les « Social Impact Bonds » britanniques. Prenons la prison de Peterborough au nord de Londres, qui connaît un taux de récidive très élevé. L'organisation à but non lucratif « Social Finance » a convenu avec le gouvernement du versement de 6 millions de livres sterling si ce taux était réduit à un niveau précis dans un certain délai. « Social Finance » a alors émis un emprunt qui a servi à financer des mesures visant à réduire la délinquance des détenus relâchés. Si l'objectif est atteint, les 6 millions seront distribués aux investisseurs. C'est une solution privée à un problème public. Et les exemples sont nombreux.

La théorie économique classique part du principe que l'homme est un être rationnel maximisant l'utilité. Il n'est pas nécessairement intéressé par la « société bonne ».

L'économiste Kenneth E. Boulding a montré il y a longtemps déjà à quel point nous sommes éloignés de l'*« homo oeconomicus »*. Les gens dépendent plus les





Robert J. Shiller. A 67 ans, ce professeur d'économie à l'Université de Yale figure parmi les cent économistes les plus cités au monde. Outre ses publications académiques, il a écrit plusieurs livres, dont le plus célèbre est « Irrational Exuberance » (« Exubérance irrationnelle »). Son dernier ouvrage, « Finance and the Good Society », est paru en 2012 aux Presses universitaires de Princeton.

uns des autres que ne le suppose la pure utilité. La générosité semble également être innée, comme l'a montré Ernst Fehr de l'Université de Zurich : nous sommes généreux et gentils avec les individus que nous percevons comme tels. Nous voulons une société respectant la « règle d'or » suivante : « Traite autrui comme tu voudrais qu'il te traite. » Les gens ne sont pas toujours bons, bien sûr, mais ils deviennent meilleurs si l'on encourage la générosité. Là encore, les instruments financiers peuvent aider.

Votre femme est psychothérapeute. En quoi vos visions du monde diffèrent-elles ?
Elle est persuadée que j'ai besoin d'une thérapie (rires). Plus sérieusement, ma compréhension initiale de l'économie a beaucoup évolué et intègre davantage la composante psychologique. Nous sommes mariés depuis 36 ans, passons beaucoup de temps ensemble et lisons généralement les mêmes livres. Actuellement, nous nous intéressons beaucoup aux neurosciences, et pour ma part notamment à une sous-discipline : la neuroéconomie. Ces approches vont façonner notre pensée au cours des prochaines décennies.

Par exemple ?

Ernst Fehr, que j'ai déjà cité, a scanné le cerveau de gens pendant qu'ils jouaient à un jeu violent. Il a identifié des régions qui s'activent lorsqu'on se réjouit du malheur des autres. Beaucoup de choses sont préprogrammées dans notre cerveau, notre fonctionnement est plus automatique que nous ne l'aimerions.

Qui réussit le mieux financièrement : vous ou votre femme ?

Moi, je pense. Ma femme est très généreuse et chaleureuse. Elle est thérapeute spécialisée pour les enfants. Elle travaille en grande partie gracieusement. Un patient vient même chez elle sans payer depuis dix ans. Il n'en a pas les moyens.

Cela vous gêne-t-il ?

Non. Nous gagnons assez d'argent. Ma femme fait une bonne action pour la société et je la soutiens.

Comment contribuez-vous personnellement à la « société bonne » ?

J'ai formé au moins 3 000 étudiants en finance. J'espère qu'aujourd'hui ils font bien leur travail avec responsabilité. Contrairement à d'autres, je n'ai jamais prêché que la cupidité était saine. Elle existait bien avant Gordon Gekko, représentant prototypique de Wall Street dans le film du même nom. Je dis à mes étudiants : « Suivez votre passion, mais soyez conscients de votre responsabilité envers la société. »

Votre famille vient de Lituanie. Cela vous a-t-il marqué ?

Pas tellement. Mes quatre grands-parents vivaient en Lituanie sous un tsar russe. Il y a eu des expropriations et ils ont émi-

« Je n'ai jamais prêché que la cupidité était saine. »

gré. Mon père n'était pas très lituanien. Il ne voulait pas que j'apprenne sa langue. Pour quoi faire ? En revanche, il voulait que j'apprenne le « business ». Il était lui-même homme d'affaires. Sans grand succès, mais il m'a au moins transmis l'esprit capitaliste.

Vous enseignez depuis les années 1980 à l'Université de Yale. En quoi les étudiants ont-ils changé ?

J'ai le sentiment qu'ils sont plus capitalistes. À mes débuts, ils étaient radicalement hostiles à l'économie et manifestaient. Cette tendance n'est réapparue que très récemment. Quand les banques viennent recruter des étudiants, il y a parfois de nouveau des protestations.

Que conseillez-vous aux étudiants ?

Je ne peux répondre qu'une banalité : être honnêtes avec eux-mêmes et réaliser leurs rêves. Pour ma part, enfant, déjà, j'écrivais des livres. Cela me plaît. Le Prix Nobel Daniel Kahneman est passé récemment et m'a confié à quel point il lui était pénible d'écrire un livre. Pour moi, c'est un hobby. Je m'ennuie devant la télévision, je suis heureux quand j'écris. C'est mon refuge dans ce monde. □

Quelle décision prendriez-vous ?

L'intuition est bonne. Mais pas toujours assez.
Lors de l'estimation de risques, elle peut induire en erreur.
Testez votre intuition avec ce quiz.

Par Michael Siegrist

01

Un taxi a été impliqué dans un accident.

En ville, il y a des taxis bleus et verts. Vous recevez les informations suivantes : I.) 85% des taxis sont verts et 15% sont bleus et II.) un témoin a identifié le taxi comme étant bleu. Le tribunal a vérifié la fiabilité du témoin. Dans des conditions d'éclairage identiques à celles au moment de l'accident, ce dernier a pu identifier correctement la couleur du taxi dans 80% des cas. Dans 20% des cas, il s'est trompé. Quelle est la probabilité pour qu'un taxi bleu ait été impliqué dans l'accident ?

- A. → Moins de 50%
- B. → Plus de 50%
- C. → Impossible à dire

La réponse correcte est A. La probabilité se calcule comme suit : $(0,15 \times 0,80) / ((0,15 \times 0,80) + (0,85 \times 0,20)) = 0,41$ soit 41%. La plupart des personnes résolvant ce problème formulé par Amos Tversky et Daniel Kahneman négligent la probabilité de base (seuls 15% des taxis sont bleus). Par conséquent, leurs estimations sont trop hautes : ils accordent alors trop de poids à la déposition du témoin. Le problème se résout bien plus facilement en utilisant des fréquences naturelles. Supposons qu'il y ait 1 000 taxis dans la ville : 850 sont donc verts et 150 bleus. Le témoin percevra par erreur 20% des taxis verts comme bleus, soit 170 taxis verts. Sur les 150 taxis bleus, 80% seront aussi perçus comme bleus, soit 120 taxis. Au total, 290 taxis seront perçus comme bleus alors que seuls 120 le seront effectivement. La probabilité qu'un taxi bleu ait été impliqué dans l'accident est donc de $120/190$ soit 41%.



02

Vous avez deux urnes devant vous.

L'urne A contient exactement 50 boules blanches et 50 boules noires. L'urne B contient elle aussi 100 boules. Mais vous ne savez pas combien de boules sont blanches et combien sont noires. Vous devez à présent tirer une boule. Si elle est noire, vous gagnez 100 CHF. Dans quelle urne tirez-vous la boule ?

- A. → Urne A
- B. → Urne B
- C. → Aucune différence

La probabilité de gagner les 100 francs est aussi élevée dans les deux urnes. Le choix de l'urne A ou B ne joue donc aucun rôle. L'ambiguïté associée à l'urne B et au fait de ne pas savoir combien de boules noires elle contient a un effet rédhibitoire. Cette urne peut contenir entre 0 et 100 boules noires, l'espérance est donc de 50 boules noires. Si nous jouions à cette loterie indéfiniment, les chances de gain seraient exactement de 50% pour les deux urnes. Cependant, plus de 80% des personnes testées choisissent l'urne A prétendument plus sûre.

03

A — Vous avez été en contact avec un agent pathogène X. Celui-ci peut causer une maladie conduisant à une mort rapide et sans douleur en l'espace d'une semaine. La probabilité que vous contractiez la maladie est exactement de 0,1%. Une fois la maladie déclarée, il n'y a plus d'espoir de guérison. Il existe toutefois un vaccin prévenant à coup sûr l'apparition de la maladie. Malheureusement, il n'est disponible qu'en quantité limitée et il est donc vendu aux plus offrants. Combien paieriez-vous au maximum pour ce vaccin?

- A. → 100 CHF
- B. → 1000 CHF
- C. → 10 000 CHF



B — Un professeur dans un hôpital universitaire fait des recherches sur un agent pathogène X. Cet agent peut causer une maladie conduisant à une mort rapide et sans douleur en l'espace d'une semaine. La probabilité que la maladie se déclare est exactement de 0,1%. Il n'existe aucun vaccin. La probabilité de mourir lors de l'expérimentation est donc exactement de 0,1%. Les 20 personnes demandant le moins

seront autorisées à participer à l'expérimentation. Quel montant minimal demanderiez-vous pour participer à l'expérimentation?

- A. → 100 CHF
- B. → 1000 CHF
- C. → 10 000 CHF

C'est l'économiste Richard Thaler qui a formulé ces scénarios. Pratiquement tous les participants à l'étude demandent un montant bien plus élevé dans le deuxième scénario que dans le premier. Pourtant, le risque est aussi élevé dans les deux scénarios. La question est de savoir à combien d'argent correspond un risque de mort de 0,1%. Dans le cadre d'une décision rationnelle, le montant indiqué devrait donc être identique dans les deux scénarios. Le fait que la plupart des gens pondèrent plus les risques supplémentaires que la réduction des risques existants conduit à une mauvaise utilisation des ressources. On sauve moins de gens qu'on ne le pourrait. Ainsi, lors de campagnes contre les maladies infantiles, certains parents refusent la vaccination, car ils considèrent plus le risque d'effets secondaires, pourtant très faible, que la réduction des risques qu'amènerait le vaccin.

04

8 personnes sur 1 000 ont le cancer. Sur les 8, un test du cancer donne un résultat positif pour 7 personnes. Sur les 992 personnes qui n'ont pas le cancer, le test est positif pour 70 d'entre elles. Combien de personnes avec un résultat de test positif ont effectivement le cancer?

- A. → 7 personnes sur 77
- B. → 7 personnes sur 1 000
- C. → 9%

Les réponses correctes sont A et C. Ce problème décisionnel a été formulé par le psychologue allemand Gerd Gigerenzer. Au lieu de probabilités («X personnes sur Y»), il a utilisé des fréquences («X pour cent»). Gerd Gigerenzer est convaincu que la plupart des gens peuvent résoudre correctement ce problème si des fréquences sont utilisées. Il est vrai que l'exercice peut être résolu plus facilement à l'aide des fréquences que des probabilités. Une étude menée en Suisse montre cependant que seuls 12% des participants à l'étude issus de la population générale parviennent à le résoudre.



05

A — Suite à la collision d'un tanker avec un récif, une quantité relativement importante de pétrole s'est déversée dans la mer.

Du fait de cette pollution, plus de 1 200 oiseaux ont péri. Comment évaluez-vous cet événement en termes de conséquences pour l'environnement ?

- A. → Pas grave
- B. → Regrettable
- C. → Grave
- D. → Catastrophique

B — En raison de fuites naturelles de pétrole au niveau du plancher océanique (il s'échappe par des canaux et fissures dans la couche rocheuse), une quantité relativement importante de pétrole s'est déversée dans la mer.

Du fait de cette pollution, plus de 1 200 oiseaux ont péri. Comment évaluez-vous cet événement en termes de conséquences pour l'environnement ?

- A. → Pas grave
- B. → Regrettable
- C. → Grave
- D. → Catastrophique

Dans les deux cas, 1 200 oiseaux meurent : ces scénarios sont donc tout aussi graves. Mais la plupart des personnes interrogées considèrent les catastrophes causées par l'homme comme plus graves que les catastrophes naturelles. De nombreuses autres expériences ont abouti au même résultat. La radioactivité produite par l'homme est ainsi perçue comme plus grave que le même rayonnement d'origine naturelle émanant du radon.

06

Agée de 31 ans, Linda est une personne intelligente. Lorsqu'elle était étudiante, elle a travaillé sur les questions de discrimination et de justice sociale. Elle a aussi participé à des manifestations antinucléaires. Veuillez indiquer le degré de probabilité des affirmations suivantes (de 0 = tout à fait invraisemblable à 100 = sûr).

- A. → Linda est active dans le mouvement féministe
- B. → Linda est employée de banque
- C. → Linda est employée de banque et active dans le mouvement féministe

Le célèbre «problème de Linda» a été formulé par Amos Tversky et Daniel Kahneman. La plupart des personnes interrogées attribuent à (C) une plus forte probabilité qu'à (A) ou (B). Ce n'est naturellement pas possible. Même si toutes les employées de banque étaient actives dans le mouvement féministe, la probabilité de (C) serait au maximum égale à celle de (A) ou (B). Mais l'intuition incite à considérer (C) comme plus probable, car cela correspond mieux à la personnalité décrite. En psychologie, on nomme «biais de conjonction» ce phénomène induit par l'heuristique de représentativité.

Rendements et météorites : même combat ?

Un meilleur moyen pour les investisseurs d'évaluer les risques.

Par Simone Grüninger

NOUS PRENONS DES RISQUES QUOTIDIENNEMENT en espérant tirer profit de nos décisions et de nos agissements. Mais tout ne se déroule pas toujours comme prévu. Les probabilités sont plus ou moins élevées. Un accident de vélo est plus probable qu'une pluie de météorites (comme en février dernier à Tcheliabinsk, dans l'Oural). Par ailleurs, certains risques ont des conséquences plus néfastes que d'autres : la rupture de la corde d'un alpiniste provoquera des blessures sensiblement plus graves que celles induites par la simple glissade d'un promeneur.

La notion de risque inclut donc deux aspects, fréquence et impact, auxquels le principe suivant s'applique : grâce à des mécanismes de protection adaptés et à une évaluation correcte du contexte, les dangers peuvent être efficacement limités. Les situations quotidiennes s'appliquent également aux placements financiers : on prend une décision (achat d'un placement) et on espère en tirer un avantage (obtention d'un rendement). Toutefois, les opportunités de rendement vont de pair avec les risques de pertes. Un « accident » survient alors si une perte sur cours se produit.

Limites de la théorie classique

Comment calcule-t-on le risque d'investissement ? Jusqu'à présent, la théorie classique des marchés financiers ne retenait principalement que la volatilité. Cet indicateur mesure les variations de cours d'un placement par rapport à sa valeur moyenne. Plus les oscillations du cours d'un actif sont fortes et fréquentes, plus la marge de fluctuation est grande, et plus le placement est risqué. Ces variations sont prises en compte dans les deux sens : les placements peuvent évoluer à la hausse et à la baisse.

Cependant, la théorie classique ne satisfait pas aux véritables exigences d'un in-

vestisseur traditionnel. Ce qui le préoccupe davantage que les variations de cours, c'est d'éviter les pertes importantes. Les investisseurs s'accommodent assez facilement de petites corrections de la valeur de leurs placements ; par contre, une baisse de 10% à 20% commence à les inquiéter.

Pour compliquer le tout, la théorie classique suppose une distribution normale des rendements, dérivée de la « courbe de Gauss » (ou courbe en cloche) : les faibles variations de cours sont plus probables que les fluctuations importantes, et les cas extrêmes sont exceptionnels. Les considérations sur les risques excluent les cas rares comme « la corde se rompt » ou « le météore s'écrase ». Les événements récents, et notamment les krachs boursiers de 2001–2002 et de 2008, ont pourtant démontré que les rendements ne suivaient pas forcément la logique d'une distribution normale.

Effectivement, les variations de cours extrêmes peuvent survenir bien plus sou-



Pluie de météorites dans l'Oural: événement rare, mais à quel point ?

vent que ne le conçoit la théorie de la distribution normale. On parle aujourd'hui d'une distribution « fat tail » dont les extrémités (« tails ») sont plus chargées qu'initiallement supposé. En outre, les courbes de distribution sont rarement uniformes, mais

plutôt inclinées ; les pertes peuvent évoluer différemment des bénéfices. Ainsi, on constate une utilisation croissante des distributions asymétriques dans la construction de portefeuilles, intégrant une plus grande probabilité de survenance de pertes extrêmes.

Le risque passé au crible

Par ailleurs, une mesure du risque prenant efficacement en compte l'aversion des investisseurs pour les pertes et les risques extrêmes apparaît nécessaire. Aujourd'hui, on mise de plus en plus sur la modélisation du risque de pertes, pouvant notamment être exprimé mathématiquement par la « Conditional Value at Risk » (CVaR). La CVaR indique le potentiel moyen de pertes en cas de pertes extrêmes. Elle est pour ainsi dire la loupe examinant plus précisément la fréquence d'événements très rares dans une distribution. Elle considère la probabilité d'une pluie de météorites et indique les dommages afférents.

Bien entendu, la probabilité de pertes extrêmes diffère selon les classes d'actifs. Le risque de perte des obligations d'Etat de haute qualité est bien plus faible que celui d'obligations à taux d'intérêt élevé. Dans le cadre de la minimisation du risque d'un portefeuille, les probabilités de pertes doivent être modélisées pour chaque classe d'actifs. Des modèles d'optimisation permettent de composer un portefeuille qui réduit au minimum le risque de pertes pour un rendement donné.

En résumé : les investisseurs souhaitent éviter les pertes importantes. La volatilité n'est pas une mesure optimale du risque, car elle prend en compte les variations de cours positives et négatives. De plus, la distribution normale des rendements était retenue jusqu'à présent, sous-estimant la survenance de pertes extrêmes, théorie pourtant réfutée par les événements de ces dernières années. D'autres mesures du risque comme la CVaR permettent de mieux représenter l'aversion des investisseurs aux pertes et l'environnement de marché réel. Autre fait salutaire : la NASA développe des solutions contre les impacts de météorites. □

Simone Grüninger travaille dans le secteur Asset Allocation Advisory du CIO Office au Credit Suisse.



« Notre meilleure protection est notre emblème : la croix rouge »

Depuis cent cinquante ans, la Croix-Rouge internationale intervient dans des conditions extrêmes pour apporter de l'aide humanitaire. Régis Savioz, directeur adjoint des opérations, parle du risque au service de la bonne cause.

Par Michael Krobath

A **u cours des dernières années, le monde est-il devenu plus sûr ou plus dangereux ?**

Régis Savioz : Du point de vue du Comité international de la Croix-Rouge (CICR), les guerres et les conflits violents n'ont pas diminué. Nous sommes toujours présents dans 80 pays et 250 sites, dont certains sont le théâtre des combats les plus virulents. Notre constat : le monde est devenu plus complexe.

Dans quelle mesure ?

Les conflits sont plus fragmentés, ils impliquent souvent de multiples parties prenantes : des groupements militants, l'armée officielle, le gouvernement, la police, des forces armées de régions avoisinantes. Citons par exemple la guerre civile en République démocratique du Congo ou en Syrie, où l'opposition est extrêmement morcelée. La grande difficulté pour nous est de connaître tous ces groupes et de nous faire accepter d'eux. Cela demande des capacités considérables.

Quels sont les principaux risques pour les délégués du CICR ?

Les plus grands dangers dans les régions en guerre sont aussi, on l'oublie souvent, les risques « de tous les jours » comme les maladies et les accidents de la circulation. Ensuite, il existe aussi le danger « d'être au mauvais endroit au mauvais moment ». Dans des pays comme l'Afghanistan, la Colombie ou le Yémen, des éruptions de violence peuvent survenir à tout instant.

A gauche : Bureau du CICR à Peshawar en Afghanistan, le 12 mai 2012, deux jours après l'enlèvement et l'assassinat du collaborateur britannique Khalil Dale.

Enfin, il y a une tendance mondiale aux attaques et aux enlèvements, non plus à des fins politiques mais purement criminelles. Rien que ces derniers mois, des raptos ont été recensés aux Philippines, au Soudan et au Pakistan et se sont soldés par la mort tragique de l'infirmier du CICR Khalil Dale.

L'acceptation du CICR en tant qu'organisation neutre – et à vocation exclusivement humanitaire – dans le monde en développement et en particulier dans les zones de conflit islamiques a-t-elle diminué ?

Je ne dirais pas cela. Prenons le cas de l'Irak. Nous avions dû nous replier vers la Jordanie et travailler depuis Amman, mais nous sommes aujourd'hui à nouveau totalement opérationnels. Nous sommes acceptés par l'ensemble des parties au conflit et sommes représentés dans tout le pays, de Mossoul à Kirkouk. L'Irak est aujourd'hui notre deuxième territoire d'intervention, preuve même que le CICR est accepté.

La première zone d'intervention du CICR est l'Afghanistan. Après le retrait des troupes de l'OTAN prévu en 2014, le pays risque de connaître une nouvelle guerre civile. Deviendra-t-il l'endroit le plus dangereux du monde ?

Différents scénarios sont possibles concernant l'avenir de l'Afghanistan, mais quoi qu'il en soit, nous ne pensons pas qu'il existe un « endroit le plus dangereux ». La seule question que nous nous posons chaque fois est de savoir si l'impact humanitaire de nos activités est à la hauteur des risques encourus par le personnel.

A ce dilemme, l'ancien président du CICR Cornelio Sommaruga avait une fois répondu : « Les intérêts des victimes priment la sécurité de nos délégués. » Cela vaut-il encore aujourd'hui ?

Notre mission consiste à nous tenir aux côtés des victimes de conflits armés, à les protéger et à les aider. Dans notre évaluation des risques, nous ne devons jamais oublier que ces hommes et ces femmes vivent dans des conditions souvent bien

plus dangereuses que celles que nous connaissons dans le cadre de nos missions. Cela étant, nous ne cherchons bien sûr pas à intervenir à tout prix. Il serait absurde d'agir s'il est clair dès le départ que nous limiterions le nombre de victimes en n'intervenant pas.

Que fait le CICR pour réduire les risques auxquels sont exposés ses collaborateurs ?

Notre gestion des risques est visible et professionnelle. Elle commence par l'entraînement intensif de nos délégués, au cours duquel ils apprennent à gérer des situations de stress physique et mental. L'évaluation des risques se fait de façon décentralisée par nos délégués sur place. Nous sommes convaincus que ce sont eux qui sont le plus à même de le faire, puisqu'ils connaissent la réalité du terrain. Depuis le siège de Genève, nous supervisons la gestion des risques et apportons notre soutien en fournissant des informations supplémentaires.

Au vu des dangers croissants, ne serait-il pas judicieux de placer les délégations sous la protection de soldats armés, sur le modèle de l'ONU ?

Notre meilleure protection est notre emblème : la croix rouge. Il nous confère un statut particulier et assure notre crédibilité. Le recours à des soldats armés garantit peut-être une meilleure protection à court terme, mais ce sont alors l'indépendance et la fonction humanitaire qui sont mises à mal. A terme, nous verrions sans doute croître le risque de devenir la cible d'attaques.

Quelle est la situation la plus dangereuse que vous ayez vécue ?

J'ai connu des moments difficiles au cours de mes interventions. J'étais chef de délégation à Gaza au moment de la seconde Intifada. Il était alors extrêmement difficile de conduire les ambulances jusqu'aux blessés, tandis que les combats faisaient rage. La situation était tout aussi périlleuse dans le nord de l'Afghanistan et au sud du Soudan, où l'on risquait chaque jour pendant la guerre de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. >



Dans le sens des aiguilles d'une montre : Discussion entre des collaborateurs du CICR et des combattants dans la région du Kivu en République démocratique du Congo. Un médecin du CICR rend visite à un garçon opéré à l'hôpital de Goma (République démocratique du Congo). Maison détruite après un bombardement à Sake (République démocratique du Congo). Des collaborateurs du CICR vont à l'aéroport de Kandahar en Afghanistan.

Perd-on foi en l'humanité quand on est si souvent confronté à la face sombre du monde ?

Cela arrive, bien sûr. Mais le plus souvent, on se dit qu'il faut redoubler d'effort.

Y a-t-il un moment émouvant que vous n'oublierez jamais ?

Il y en a de nombreux. Ce sont les moments où je me rends compte à quel point notre travail peut changer la vie de personnes en détresse. J'ai été particulièrement marqué par la visite à des détenus dans des prisons reculées du Népal. Ils croupissaient depuis des années dans leur cellule, s'imaginant oubliés du reste du

monde. Ils étaient stupéfaits de me voir. Je me souviens aussi de la fois où, jeune délégué au Soudan, j'ai réuni une mère et son enfant, séparés depuis deux ans. Je n'oublierai jamais leur visage.

Le CICR célèbre cette année son 150^e anniversaire. Quelle est sa plus grande réalisation ?

Un jour, un vieil Afghan m'a dit : le drapeau de la Croix-Rouge est le seul à flotter sans interruption depuis des décennies. Nous apportons une aide humanitaire dans des conditions extrêmes et tenons nos promesses. C'est peut-être le plus important. □



Régis Savioz, directeur adjoint des opérations, travaille à la Croix-Rouge depuis 1998. Avant d'occuper ces fonctions, ce Valaisan est intervenu dans différentes régions en crise, notamment en tant que chef de délégation à Gaza, en Afghanistan et en Côte d'Ivoire.

Le Crédit Suisse est la première banque mondiale à avoir rejoint le Groupe d'entreprises partenaires du CICR en 2008, un cercle de donateurs composé d'entreprises et de fondations suisses qui soutiennent le CICR.



Bien-être, Santé et Beauté!

Les bains thermaux, source de plaisir

Les Bains d'Ovronnaz proposent une offre unique de bains thermaux et de wellness alpin.

Ici, à 1350 mètres d'altitude, dans le complexe thermal des Bains d'Ovronnaz, on voit le monde avec le recul nécessaire, loin du stress de la vie quotidienne. On procède à un véritable retour aux sources. Celles, évidemment, des eaux thermales aux vertus curatives, garantes de cette fameuse «sanitas per aqua» (SPA). Celles d'un décor grandeur nature qui voit les sommets saupoudrés de neige flirter avec les cieux. Il y a enfin un retour aux sources de la vie de famille ou de couple. On prend du temps pour les siens, puisque les enfants sont acceptés dès leur plus jeune âge. Les parents et grands-parents se relaxent dans l'eau au rythme des jets de massage, les enfants s'y ébattent, manchons aux bras et sourire aux lèvres, alors que les bébés s'initient aux joies aquatiques. Un vrai rendez-vous résolument inter-générationnel.

Santé et beauté

Une manière aussi de se recentrer sur soi, grâce à l'offre «Bains thermaux et bien-être». Exclusive en Suisse romande, cette cure allie l'eau thermale, le traitement par les plantes, les bienfaits des produits de la ruche, ainsi que les soins délivrés par les mains expertes de professionnels de la santé et de la beauté. Un retour à l'essentiel, car il n'y a pas de mal à se faire du bien!



Hébergement et prix

(base 2 personnes/nord)

studio ou 2 pièces dès CHF 1'027.- p.p.

Périodes: 14.04.13 – 20.12.13

pas de supplément single (au nord) en avant et hors saison



Offre découverte

Cette offre comprend:

- 6 nuits (sans service hôtelier)
- 6 petits déjeuners buffet
- entrée libre aux bains thermaux
- 6 séances d'aquagym, 5 séances de fitball
- 6 séances de « Bol d'Air Jacquier »
- 1 élément doseur de 10g de Gelée Royale pure
- Un litre d'infusion par jour
- peignoirs et sandales de bains en prêt

Nouveau: dès le printemps 2013
accès illimité au spa

Programme avec 10 soins:

- 1 massage «sérénité» (visage, décolleté et dos) 25 min.
- 2 drainages par pressothérapie, 25 min.
- 2 pédimaniluves, 20 min.
- 2 fangos, 30 min.
- 1 massage, 50 min.
- 1 soin du visage relaxant PAUL SCERRI, 60 min.
- 1 enveloppement d'algues, 45 min.

Profitez de nos
conditions exclusives!

1 semaine dès
au lieu de CHF 1'669.-

CHF 1'027.-

RÉSERVATIONS

Les Bains d'Ovronnaz | 1911 Ovronnaz/VS | 027 305 11 00 | reservation@thermalp.ch

www.thermalp.ch

J'étais le risque résiduel

On annonçait une opération du cœur qui devait se dérouler sans complications. En principe. Notre auteur a connu l'exception.

Markus Schneider (texte) et Gregory Gilbert-Lodge (illustration)

AU DÉPART, ON SOUPÇONNAIT UNE hépatite B. J'ai été transporté à l'hôpital et placé en quarantaine, car j'aurais pu contaminer d'autres gens. Après quelques heures, il s'est avéré que ce n'était pas une hépatite B aiguë. En quittant l'hôpital, je partais avec un autre diagnostic : ma valve aortique ne fermait pas bien, probablement depuis ma naissance. Et aucun médecin ne l'avait jamais remarqué ?

C'était il y a vingt-cinq ans. Depuis, les spécialistes tentent de réduire mes risques par tous les moyens qu'offre la médecine de pointe. A partir de là, je suis allé régulièrement faire des contrôles cardiolologiques. Grâce aux échographies, on a mesuré tout ce que l'on pouvait, à la décimale près. Une opération était nécessaire, sans aucun doute. Mon myocarde était épuisé, il ne tiendrait plus longtemps. Mais il fallait repousser au maximum cette opération, ne serait-ce que pour bénéficier des progrès de la médecine.

La caisse-maladie émet des réserves

Pas de raison d'avoir peur. Une telle opération n'est certes pas anodine, mais c'est la routine dans un hôpital. C'était vrai à l'époque et encore plus aujourd'hui. Rien

qu'à Zurich, à l'Hôpital universitaire et à l'Hôpital Triemli, 100 valves aortiques artificielles et 300 valves aortiques organiques de porc sont greffées chaque année.

Mais il est apparu plus clairement que l'opération ne serait pas sans risques lorsque j'ai voulu souscrire une assurance complémentaire (libre choix d'hôpital en Suisse) auprès de ma caisse-maladie. Celle-ci a émis des réserves à l'encontre de l'opération. Lorsque j'ai changé de caisse de pension, la nouvelle a émis une réserve : au cas où «l'insuffisance de la valve aortique et ses conséquences qui nous ont été signalées entraîneraient l'incapacité de travail ou le décès», on ne me garantirait que les prestations minimales LPP.

Et il y a six ans, c'est arrivé. Mon aorte, l'artère principale, s'était tellement élargie dans la partie supérieure qu'elle menaçait d'éclater à tout instant. Dans le domaine nucléaire, on appelle cela l'accident maximal prévisible. C'était peu de temps avant les vacances d'été, et le chirurgien me dit froidement de ne pas aller à la montagne. Si je voulais me balader, c'était le long du lac.

Il m'expliqua concrètement, avec seulement quelques mots barbares, quelles

étaient les éventuelles complications de l'opération. Il parla pendant cinq minutes, même si je ne souhaitais pas en savoir autant. A la fin, je dus signer un papier. En lisant «attaque cérébrale», je sursautai. «Oui, me répondit-il, en ajoutant qu'il l'avait évoqué auparavant. Mais le risque est inférieur à 1%.

Un risque résiduel, donc. Je l'acceptai, en le prenant à la légère. Je me fis donc poser une valve mécanique en titane, lors d'une opération à cœur ouvert qui dura entre quatre et cinq heures, à l'Hôpital universitaire de Zurich. Les médecins coupèrent également la partie supérieure de l'aorte, celle qui s'était si dangereusement élargie, et la remplacèrent par un tube de Gore-Tex.

Une urgence subite

L'opération fut un succès. Sept jours plus tard, on m'envoya dans une clinique de réadaptation dans le Prättigau. Dès le premier matin, ce qui pouvait mal tourner tourna mal.

Après une première petite attaque cérébrale, on me transporta en ambulance à l'Hôpital cantonal de Coire. Là-bas, une deuxième hémorragie, plus forte. Désormais, j'étais une urgence. En cas >



d'urgence, on ne soupèse plus les risques, on ne demande pas l'autorisation écrite du patient. En cas d'urgence, tout s'enchaîne. On sauve tant qu'on peut.

On me ramena ensuite en hélicoptère à l'Hôpital universitaire de Zurich. On ouvrit mon crâne le plus vite possible, afin d'aspirer le sang qui avait inondé l'hémisphère droit de mon cerveau. Une opération délicate, pour préserver les cellules cérébrales intactes. Mais le danger était immense. J'aurais pu devenir hémiplégique ou perdre la raison.

A mon réveil de l'anesthésie générale, le risque résiduel était devenu une réalité. Je fis une crise d'épilepsie d'une violence inquiétante. Les médecins des soins intensifs réagirent comme il fallait : ils me plongèrent dans un coma artificiel.

C'est alors que je compris que même un double risque résiduel ne signifiait pas forcément la fin de mes ennuis. Dans la médecine moderne, chaque complication est une étape vers l'action suivante.

Dans la clinique de réadaptation à Baden, où je devais me remettre de mes opérations du cœur et du cerveau, le neurologue me dit une chose que je n'oublierai jamais : « A partir de maintenant, on adopte vraiment une stratégie de risque zéro. » Que voulait-il dire ?

Sang épais, sang liquide

Il fallait désormais mesurer le plus précisément possible la coagulation sanguine. Le neurologue faisait allusion à la cause des deux attaques cérébrales. En raison de la valve artificielle, mon sang doit être fluidifié, toute ma vie, au moyen de médicaments, dont la dose n'était pas encore « juste » à mon arrivée à la clinique de réadaptation dans le Prättigau. Le sang était d'abord « trop épais », ce qui a provoqué une embolie cérébrale. Puis il était « trop liquide », ce qui a provoqué ensuite une hémorragie cérébrale.

Chaque jour, il fallait me prélever du sang, l'envoyer au laboratoire et l'analyser. Chaque jour, mon neurologue téléphonait à un professeur en Allemagne, un « spécialiste de la coagulation », afin de discuter des résultats dont la fluctuation restait inexplicable. Très vite, mon bras

était piqué comme celui d'un toxicomane, les infirmières ne trouvaient presque plus de veines.

Normalement, c'est la routine. N'importe quel médecin de famille sait régler la coagulation. J'y parviens maintenant moi aussi. Toutes les cinq semaines, l'assistante médicale me pique le doigt pour prélever quelques gouttes de sang. Puis je discute un instant avec le médecin. Cette procédure, le « quick », protège des milliers de personnes âgées de ce genre de crise.

Mais un autre danger me guette. Je pourrais faire une crise d'épilepsie, comme lors du réveil après l'opération au cerveau.

En fait, je ne devrais même pas prendre de bain chez moi sans surveillance.

C'est arrivé trois fois au cours des quatre dernières années. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé. Je me suis effondré sur place, par exemple sur le quai de la gare d'Oberrieden ou au milieu de la Talackerstrasse à Zurich. Et je me suis réveillé aux soins intensifs, parce que les gens autour de moi ont bien réagi en appelant le service de réanimation au 144.

De la discipline contre les crises

Depuis, j'envoie souvent un SMS à la maison, simplement pour dire que « tout va bien », que « j'arrive ». Et je garde toujours ma pièce d'identité dans mon portefeuille. Surtout, je vis de façon bien plus disciplinée qu'avant. Je ne bois pas d'alcool. Je dors beaucoup et je travaille peu. Je ne conduis plus, c'est bien trop dangereux (pour les autres). Je n'ai plus le droit de nager, car c'est trop dangereux (pour moi), surtout dans un lac. En fait, je ne devrais même pas prendre de bain chez moi sans surveillance. Rudi Dutschke, le leader étudiant allemand des années 1968, s'est noyé dans sa baignoire à la suite d'une crise d'épilepsie, séquelle d'une balle qu'on lui avait tirée dans la tête.

Et surtout, je prends sagelement mes médicaments. Même s'ils ne fonctionnent pas toujours, puisque leur dose ne peut être clairement définie. Dans la pratique, on parle d'essais et erreurs. Chaque crise est une erreur, que l'on tente d'éviter en augmentant la dose ou en ajoutant une autre substance.

Des progrès restent à faire

Bien entendu, on n'attend pas la prochaine crise d'épilepsie. C'est pourquoi tous les six mois, je dois aller faire un électro-encéphalogramme, qui permet de mesurer mon activité cérébrale de façon électronique. Les médicaments sont ajustés en fonction des résultats : moins de ceci, plus de cela. Ce que je surveille de près, en raison des effets secondaires des médicaments. La notice explicative m'explique que « les antiépileptiques entraînent fatigue et irritabilité ».

Six ans après cette série de complications, je ne suis plus entièrement performant, je suis en partie invalide et je dépend d'une rente. Ma caisse de pension considère qu'il ne s'agit pas d'une conséquence des lésions cérébrales, mais de l'insuffisance de la valve aortique, ce qui lui permet d'économiser quelques centaines de francs de rente chaque mois.

Mais je ne lui en tiens pas rigueur. Je suis reconnaissant d'être encore en vie. Et d'être encore capable d'écrire ce texte. Car la médecine de pointe n'a pas fini de progresser. Le processus d'erreurs et essais est infini. Le risque zéro ne sera jamais possible humainement, mais les progrès sont mesurables. L'espérance de vie statistique ne cesse d'augmenter : chaque année, un mois supplémentaire. Aujourd'hui, en Suisse, un garçon nouveau-né a 80,1 années devant lui, et une fille 84,5. □



Markus Schneider, 52 ans, est économiste, lauréat du prix Georg von Holtzbrinck pour le journalisme économique et auteur (« Livre blanc 2004 », « Grimassenherz », éditions Echtzeit). Aujourd'hui, il travaille à temps réduit pour le journal « Schweizer Familie ».



Mechanical Attraction
louiserard.ch

Louis Erard

SWISS MECHANICAL WATCHES





Pêcher ou mourir

Sur la mer de Béring, les pêcheurs de crabes d'Alaska exercent le métier le plus risqué du monde. Les accidents sont monnaie courante, les décès ne sont pas rares. La télé-réalité a fait de ces héros du quotidien des stars médiatiques.

Par Stefan Krücken (texte) et Corey Arnold (photos)



En haut : sur la mer de Béring, les vagues de plus de vingt mètres ne sont pas rares. Le chalutier des pêcheurs résiste à d'énormes charges.

A droite : les casiers, appelés « nasses », avec lesquels les pêcheurs attrapent les crabes royaux, pèsent plusieurs centaines de kilos.



La mer est si froide qu'un homme y meurt en moins de cinq minutes. Au cœur d'une tempête arctique, les vagues s'élèvent vite à dix, quinze, parfois même vingt mètres de haut. Certaines rafales, appelées « Williwaw », fouettent le Pacifique Nord à plus de 200 km/h. En hiver, il n'est pas rare que les températures avoisinent les -30 °C. Les pêcheurs appellent « givre noir » l'écume qui gèle et dépose une épaisse couche de glace sur le navire. Un phénomène très dangereux. A l'aide de marteaux, ils doivent casser cette couche de glace pour permettre au chalutier de se redresser dans le creux des vagues, malgré un poids de plusieurs tonnes.

Une mer agitée peut à tout moment précipiter les hommes par-dessus bord. Un pied coincé dans une corde, et voilà qu'un panier en acier les entraîne dans les profondeurs. Ils peuvent aussi être heurtés par une partie de pont arrachée. Ce ne sont que quelques exemples des dangers encourus quotidiennement par les pêcheurs de crabes sur la mer de Bering en Alaska.



Statistiquement, il n'existe aucun métier plus risqué. Dans le classement des accidents du travail mortels, deux métiers se démarquent : bûcheron et pêcheur. En moyenne, les bûcherons enregistrent 117 décès pour 100 000 actifs. Les pêcheurs américains arrivent en deuxième position avec 71 décès. Si l'on évalue séparément les pêcheurs de crabes d'Alaska, les chiffres sont encore plus effrayants : la moyenne est d'au moins un décès par semaine. Il ne se passe pas une saison sans qu'un chalutier disparaît en mer. Chez les pêcheurs d'Alaska, les décès annuels sont estimés entre 300 et 400 pour 100 000 actifs. Avec 98%, le taux d'accidents avec blessures est tout simplement

inconcevable. « Pêcher ou mourir. » Le journaliste français Donatien Garnier a trouvé les mots justes en décrivant ainsi un voyage avec les pêcheurs de crabes.

Ce qui attire les hommes, c'est la possibilité de gagner rapidement beaucoup d'argent. La chair blanche des crabes royaux est un mets de choix pour lequel les gourmets du monde entier mettent volontiers le prix. La règle est simple : si les pêcheurs attrapent des crabes, ils gagnent bien. S'ils ne pêchent rien, ils ne gagnent rien. Un simple homme de pont peut donc obtenir près de mille dollars pour une bonne journée. Ainsi, beaucoup sont prêts à prendre tous les risques et à travailler dur jusqu'à ce que tous les paniers soient de retour à bord. Cela peut parfois prendre trois jours sans interruption, en pleine tempête arctique avec des vagues de plusieurs mètres. Ce n'est que lorsque plus personne ne tient sur ses jambes que le travail s'arrête. « De la misère à la richesse », partir de rien pour devenir millionnaire : un vieux leitmotiv américain qui fonctionne toujours.

Ces drames se sont longtemps déroulés en silence. Dutch Harbour, le port d'où partent les bateaux, se trouve à l'extrémité des cartes. A Unalaska, une île minuscule des Aléoutiennes dans le Pacifique Nord : abrupte, sauvage, isolée. Le voyage en avion est bien souvent une aventure à lui tout seul. Si la tempête fait rage – cela dépend de sa violence, car la tempête sévit toujours dans cette région – le pilote fait demi-tour après plusieurs heures et retourne à Anchorage. Parfois, il faut attendre plusieurs jours avant qu'un autre avion puisse décoller. Les passagers, qui patientent à l'aéroport pour ne pas être évacués de la courte liste, font face à l'adversité dans un silence stoïque. Personne ne voyage à Dutch Harbour pour les vacances. Il n'y a de place que pour le boulot : conserveries de poisson, hangars, dépôts de carburant,

trois bistrots et un hôtel. C'est peut-être le dernier vestige du Far West. Une colonie de chercheurs d'or, au beau milieu de la mer. Aucun autre port américain ne totalise autant de poissons et de crabes pêchés, mais presque personne ne le connaît. Jusqu'à ce que la télévision s'y intéresse et que tout bascule pour les pêcheurs.



Le producteur de télévision Thom Beers s'est aperçu du potentiel de leur vie riche en aventures pour une série documentaire, retransmise peu après sur la chaîne « Discovery Channel ». Dès la première saison diffusée en 2005, l'accueil du public a été enthousiaste. Aujourd'hui, alors que la huitième saison a débuté, les capitaines des bateaux de pêche les plus populaires, « Time Bandit », « Northwestern » ou encore « Cornelia Marie », sont devenus des stars, invités dans les talk shows de David Letterman ou de Jay Leno, commercialisant leur propre marque et n'étant plus joignables que via leurs agents. Il existe même un jeu sur ordinateur dans lequel on peut suivre leurs manœuvres. Aux Etats-Unis, plus de cinq millions de téléspectateurs sont devant leur poste de télévision lorsque la flotte de « Deadliest Catch » quitte le port ; ces aventures en Alaska sont diffusées dans plus de 120 pays (« Péril en haute mer », sur Discovery Channel France). Le « New York Times » a anobli l'émission en la décrivant comme « le documentaire télévisé le plus réaliste ». Dès la première saison, le bateau « Big Valley » a chaviré et coulé. Une seule personne a survécu.

Le quotidien des pêcheurs est un combat perpétuel contre les éléments, la tempête, les vagues et un épuisement accablant. Le travail est monotone : mettre l'appât dans le casier, fermer, fixer les cordes et les bouées de marquage de la nasse, et jeter le tout à la mer. Lorsque

tous les casiers sont alignés le long d'une série de bouées, le capitaine retourne au point de départ et l'équipage remonte les nasses. Attraper les bouées, ramener la corde de sécurité, tirer les cordes jusqu'à ce que les casiers remontent à la surface, accrocher la grue, hisser la cage d'acier à bord, ouvrir, vider.

Sans oublier les altercations entre les hommes qui attirent le public. Cela arrive lorsque les pêcheurs doivent travailler ensemble dans un espace confiné, sous pression et sans pause : frictions, stress, parfois les crabes volent, parfois ce sont les poings. A la télévision américaine, où les grossièretés sont couvertes par un « bip », certains dialogues font l'effet d'un poulailler. Pour ne pas en perdre une miette, quatre caméras fixes ont été installées et deux cameramen se déplacent sur le bateau, filmant tous les événements avec des caméras portatives. « Vivre sur un bateau de pêche, c'est comme vivre en prison. Sauf qu'ici, on peut mourir à tout moment », raconte Cameron Glendenning, 35 ans, directeur de la photographie de la série, à bord depuis la première saison.

Les reporters se disent « en immersion », comme s'ils étaient des correspondants de guerre. De fait, leur travail est peut-être encore plus risqué que celui des pêcheurs qu'ils suivent jour et nuit. Pendant que les hommes de pont dorment trois ou quatre heures, l'équipe de tournage est occupée à vérifier et à réparer son équipement, à charger ses batteries ou à prendre des notes. Lorsque les autres dorment, il n'est pas rare que les cameramen sortent sur le pont pour filmer le skipper qui affronte les éléments.



Cameron Glendenning se souvient d'une journée de travail qui a duré 73 heures. Sans pause. « L'adrénaline nous tient



Cameron Glendenning, directeur de la photographie du documentaire télévisé « Deadliest Catch ».



éveillés », explique-t-il. Il évite le café, les cigarettes et les drogues. C'est un homme assez petit, nerveux, qui porte presque toujours une casquette de baseball. Son bras est tatoué. Il a grandi en Floride, sur la côte, il allait souvent pêcher. La première fois qu'il est parti en mer de Béring, il a ressenti un besoin urgent d'appeler ses parents. Les vagues de dix mètres de haut s'écrasaient sur Dutch Harbour et il ne pensait pas que le skipper saurait gérer une telle situation. Il n'en revenait pas non plus du bruit que peut faire l'acier d'un bateau. « Je voulais parler une dernière fois à mes parents. Au cas où, car j'avais le sentiment que cela pouvait être le dernier appel. »



Presque aucun équipement de tournage ne survit à l'un de ces voyages. Plus de 80 appareils photo sont cassés chaque saison. Les cameramen montent sur les mâts et les cages d'acier, ils sont sur le pont avec les hommes afin de filmer des images aussi spectaculaires que possible. « Les pêcheurs ont leurs yeux et leurs mains pour réagir à une vague particulièrement haute ou à un récipient qui tombe. Nous, nous ne pouvons compter que sur un œil et une main », explique Cameron Glendenning. Une fois, c'est son poing qui l'a secouru.

Ceux qui se rendent à Dutch Harbour ont souvent plus d'une raison ; la plupart des hommes fuient la police, les autorités, une ex-femme. « Ces types sont assez dingues. Sur terre, ils boivent jusqu'à tomber ; sur le bateau, ils se battent. Ils ont presque tous un flingue », raconte-t-il. Un jour où un pêcheur le cherchait, l'insultait sans cesse (un type imposant, qui mesurait plus d'une tête de plus que lui) et lui a lancé une chaussure, Cameron Glendenning l'a violemment frappé au visage. Après un moment >



L'un des métiers les plus dangereux du monde :
à chaque seconde, une vague peut précipiter
les hommes par-dessus bord, dans une mer glaciale.



En haut : les pêcheurs trient les crabes. Les femelles et les jeunes spécimens sont relâchés en mer.

En bas : celui qui affronte la mer de Béring doit s'attendre à tout. Le risque de se blesser s'élève à 98%.

Un vent glacial, et alors ?
Certains appellent les pêcheurs de la mer de Béring
les « Vikings des temps modernes ».

de stupéfaction, les collègues sont intervenus. Ce fut la dernière fois qu'il eut des problèmes à bord. Il avait gagné leur respect. A-t-il parfois peur ? « Bien sûr, répond-il avec un air d'incompréhension. Il faudrait être complètement idiot pour ne pas avoir peur sur une telle mer. »



Mauvais temps, houle, casiers – ce n'est pas à la répétition d'un processus que la série télé doit son succès. C'est à un sentiment de cohésion. Le récit d'une communauté qui fait face à l'adversité et qui n'abandonne pas en situation de crise. Quand des brisants balaient trois pêcheurs d'un amas de cages d'acières empilées, quand une vague monstrueuse brise les vitres du pont ou quand les machines tombent en panne en pleine tempête, les téléspectateurs tremblent avec eux, comme s'ils étaient eux-mêmes à bord. Dans un monde où beaucoup se sentent toujours plus seuls, les bateaux de pêche offrent l'image d'une communauté soudée, qui se serre les coudes le temps d'un épisode (45 minutes).

Johnathan Hillstrand, capitaine du « Time Bandit » (arborant à sa proue une tête de mort) et peut-être le plus fou de tous les marins, compare la situation des hommes de pont à celle de soldats. En opération, ils doivent toujours pouvoir compter sur leurs collègues. Quand les choses se gâtent, on espère que les autres nous tireront d'affaire. La cohésion est essentielle, la réussite n'est possible que si l'équipage fonctionne comme une équipe. Avec un fort suspense et des séquences répétées, la série pousse à s'interroger : comment se comportent les hommes dans des conditions si extrêmes ? Qui se surpassé ? Qui échoue ? En tant que collègue, camarade ou ami. Le téléspectateur s'intéresse à celui qui tient bon dans la tempête de la vie.

Cameron Glendenning et les autres caméramen doivent toujours rester vigilants. Ils ne doivent rien rater, car aucune scène ne peut être rejouée. Rien n'est répété ou préparé. « J'essaie d'avoir toujours deux temps d'avance, explique-t-il. Mais ce sont la nature, le vent et les vagues qui dictent le scénario. » La mort en trame de fond. Les discussions en fin de journée pour seul monde, dans lequel tout est assuré. Il ne s'agit pas d'un jeu comme à la télévision. Les dangers sont bien réels.

Pour son travail, son courage et l'esthétique de ses images, Cameron Glendenning a été récompensé trois fois par un Emmy, l'Oscar de la télévision, la distinction la plus honorifique pour un professionnel du secteur. La série a également changé sa vie, et pour elle, il a dépassé ses limites. Il estime d'ailleurs être lui-même le plus grand danger pour sa sécurité. « Je fais tout pour que le cadrage soit parfait. Je veux capturer des images dont je peux être fier. Et plus longtemps je reste sur ces bateaux, plus les risques que je prends sont importants. » Une fois, alors qu'il était agrippé à un mât, le bateau a vacillé violemment et il a réussi de justesse à revenir sur le pont. Par la suite, il s'est juré d'écouter les paroles du skipper : « La mer de Béring ne pardonne aucune erreur. »



Qu'est-ce qui le pousse à retourner à Dutch Harbour et à remonter à bord d'un bateau de pêche ? C'est son métier, pour lequel il n'est certes pas aussi bien payé que les pêcheurs qu'il filme. Mais pour lui, il ne s'agit pas seulement de travail ou d'adrénaline. « A bord, je me suis trouvé », déclare-t-il. Face aux plus grands dangers, il a vu de quoi il était capable. « Parfois, je pense que la mer de Béring a fait de moi un homme meilleur. J'ai pris conscience de ce qui compte vraiment dans la vie,

et cela m'a certainement rendu plus modeste, plus humble. »



Cameron Glendenning est récemment devenu père pour la deuxième fois. Il a un fils et une fille. Comme tous les pères qui sont souvent absents à cause de leur travail, il souffre de la séparation. Une saison de pêche peut durer jusqu'à trois mois, cela dépend de la vitesse à laquelle les chalutiers se remplissent. Trois mois loin de chez lui, pendant lesquels ceux qui l'attendent s'inquiètent. Il a récemment souscrit une assurance-vie pour sa famille. □

Stefan Krücken, a fondé et dirige avec sa femme Julia les éditions Ankerherz (www.ankerherz.de) près de Hambourg. Les livres « Time Bandit » et « Northwestern » sur les pêcheurs de crabes de la mer de Béring ont été publiés chez Ankerherz. Ils existent sous forme de livres audio, lus par les comédiens Henning Baum et Axel Prahl.

Corey Arnold est photographe et pêcheur commercial. Quand il n'est pas en mer, il vit à Portland, dans l'Oregon.



L'honneur revient aux joueurs, aux spéculateurs et aux audacieux

De nos jours, on peut s'assurer contre chaque impondérable, ou presque. Comment en est-on arrivé là ? Retour sur les prémisses de l'assurance moderne.

Par Niels Viggo Haueter

LES JEUNES HOMMES DE LA NOBLESSE anglaise des XVII^e et XVIII^e siècles jouissaient généralement d'une bonne éducation, mais bon nombre d'entre eux aimait par-dessus tout les plaisirs de la vie, et notamment les jeux de hasard. Leurs pères s'en inquiétaient à juste titre, et plus d'un fils a vu son argent de poche diminuer sensiblement. Mais l'un d'eux eut une idée pour pouvoir continuer à assouvir sa passion des jeux avec ses amis malgré des moyens désormais limités : ces hommes s'organisèrent en associations, convenant que celui dont le père décéderait en premier réglerait les dettes de jeu de tous les autres avec son héritage. Cela rassura quelque peu les créanciers quant à leurs chances d'être payés sous peu.

Une telle spéculation n'était pas l'apanage de la seule noblesse. A l'époque, on prenait allègrement des « assurances » (il s'agissait quasiment de paris) sur presque tout : sur la date du mariage de gens célèbres, sur l'issue de sièges militaires, sur la probabilité de mourir d'un abus de gin. On vit surtout se répandre l'habitude consistant à souscrire des assurances multiples ou exagérément élevées sur des navires marchands dans l'espoir de les voir couler. En 1774, l'Etat anglais mit fin à ces agissements avec le Gambling Act, qui marqua le début d'une longue série de règles de surveillance.

Les assurances ne sont pas nées ex nihilo, elles se sont constituées à partir d'institutions et d'usages anciens les plus divers. Leur évolution a été tout sauf linéaire et a bénéficié d'influences variées. L'avènement des Lumières, et donc des sciences, a joué un rôle aussi important que des événements naturels dramatiques, et l'expansion du commerce mondial a eu autant d'impact que des paris frivoles.

Lorsque les jeunes nobles se sont mis à jouer, il y avait déjà une longue tradition de couverture des risques basée sur la solidarité et le partage du sort. Depuis des millénaires, il était courant de répartir les cargaisons entre différents navires et dès le Moyen Age, les Génois, qui constituaient alors une puissance marchande, formèrent des groupements assurant collectivement les transports maritimes. D'autres formes antérieures de couverture comme les caisses de décès, d'incendie et les « friendly societies » anglaises étaient également connues et appréciées depuis longtemps. Elles étaient souvent le fait d'une communauté homogène telle que celle des mineurs de fond, auprès de qui une obole était collectée chaque semaine.

De telles associations incarnaient certes un principe de solidarité religieux, mais en tant que modèle économique, elles étaient confrontées à certaines difficultés. Souvent, une grande partie des as-



DATES-CLÉS DE
L'ASSURANCE

1654
Découverte du calcul de probabilité par Blaise Pascal et Pierre de Fermat

1681
Fondation de l'« Insurance Office for Houses », premier assureur moderne (suite au grand incendie de Londres en 1666)



surés périssaient dans un même accident, si bien que le capital accumulé ne suffisait pas à indemniser tous les survivants. Sans compter que les primes récoltées n'étaient pas ou mal investies et devaient également couvrir les frais de fonctionnement. Enfin, la mortalité par maladie était particulièrement élevée dans les couches sociales les plus basses. Ce type d'assurance n'était pas encore viable.

La puissance des probabilités

N'y avait-il vraiment rien à faire contre le destin ? La vie est-elle imprévisible ? Pour l'Eglise, cela ne faisait aucun doute : il était écrit que tout homme doit mourir un jour, c'est Dieu qui choisissait le moment et c'était un péché que de spéculer à ce sujet ou de prévoir quand cela pourrait arriver. Or c'est précisément ce qui a été fait dans le sillage des Lumières. Depuis la Renaissance, les scientifiques recherchaient systématiquement la logique de l'Univers, de plus en plus de domaines ont été explorés rationnellement et d'anciens modèles explicatifs ont été mis au rebut.

1842 / 1852
Fondation de la première société de réassurance pure, la Kölner Rückversicherung



1883
«Loi sur l'assurance-maladie des travailleurs», première assurance sociale globale, à l'initiative d'Otto von Bismarck

1906
Séisme de San Francisco, premier méga-sinistre de l'histoire de l'assurance, qui montre aussi à quel point l'industrie de l'assurance était déjà internationale à l'époque

Années 1920
L'inflation et la crise économique obligent les assureurs à gérer davantage de risques monétaires et financiers

1973
Première offre de «reinsurance futures» au Chicago Board of Trade (CBOT), le plus vieux marché à terme (futures et options) au monde

Les mathématiques ont joué un rôle important, mais ce fut à nouveau un joueur invétéré qui ouvrit la voie aux calculs de probabilité, qui sont devenus la base des sciences actuarielles pour l'assurance-vie. Un Français, le chevalier de Méré, a voulu savoir en 1654 quelle était la probabilité d'obtenir un six dans une série donnée de lancers de dé. A l'aide d'une vieille pyramide de chiffres, les mathématiciens Blaise Pascal et Pierre de Fermat ont pu montrer comment évoluait la probabilité à mesure que le nombre de lancers augmentait.

Cette tentative pour prévoir l'avenir et défier ainsi la divine providence la destinée était en contradiction directe avec la doctrine de l'Eglise. Mais même le clergé ne pouvait pas rester totalement hermétique à la logique du modèle et aux autres lois nouvellement découvertes. Ils les mirent au service de leur propre cause et tentèrent de prouver l'existence d'un ordre divin à travers les statistiques et la logique scientifique. Ironie du sort: les tables de mortalité que les ecclésiastiques ont commencé à collecter sont ensuite devenues des instruments de travail centraux pour les assureurs-vie.

Peu après Blaise Pascal et Pierre de Fermat, des mathématiciens en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux Pays-Bas appliquèrent le calcul de probabilité à l'assurance-vie, sans toutefois parvenir encore à convaincre les assurés du bien-

fondé de telles méthodes. L'assurance-vie est d'abord restée une activité spéculative, et l'invention de l'action n'y est pas pour rien. En Angleterre, le boom des actions à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle a entraîné la fondation de nombreux assureurs, pour l'essentiel peu sérieux, et a conduit à des spéculations risquées pour les entrepreneurs et les investisseurs.

La vie devient prévisible

Ce n'est que plus tard que l'assurance-vie a été refondée sur une base saine. Le tournant a été pris lorsque le mathématicien James Dodson a voulu souscrire une assurance-vie auprès de l'Amicable Life Assurance Society. A cause de son âge avancé (45 ans), sa demande a été refusée, l'énervant au point qu'il établit une solution mathématique pour une assurance-vie plus juste («more equitable»): les primes payées devaient être calculées en pourcentage de l'espérance de vie. C'est sur cette base que fut fondée en 1762 une assurance-vie nommée Equitable Assurance.

Le philosophe et prédicateur anglais Richard Price parvint enfin à en déduire un modèle de coûts. En 1774, il rédigea pour Equitable Assurance un traité sur le calcul de la rentabilité en assurance-vie. On avait découvert que la tenue des livres ne permettait aucune conclusion fiable quant à la situation financière d'une entreprise. Il

était impossible d'estimer la valeur exacte de chaque assurance-vie et d'établir si Equitable Assurance était bénéficiaire ou déficitaire avec sa structure de primes actuelle. Richard Price fit honneur à son nom et calcula un nouveau modèle de primes sur la base de la mortalité actuelle et à venir. A partir de ce moment-là, l'assurance-vie ne devrait plus se compromettre dans la spéculation.

Les idéaux de l'économie de marché, qui venaient surtout de Grande-Bretagne, mirent sous pression la pensée strictement religieuse du sud de l'Europe. Mais le scepticisme à l'égard de la science demeurait tenace. Cette situation ne changea que lorsqu'une catastrophe remit en cause l'interprétation traditionnelle de la toute-puissance divine: en 1755, un séisme sous-marin près de Lisbonne déclencha un tsunami qui détruisit presque toute la ville. Le fait que le désastre ait épargné précisément le quartier des prostituées, mais pas les églises, jeta le trouble.

Si un dieu tout-puissant avait voulu cela, alors il n'était pas bon, ou s'il était bon, alors il ne pouvait pas être tout-puissant, conclurent beaucoup de gens. Le séisme a reposé le problème théologique de l'omnipotence, ce qui a ouvert les portes du sud aux idéaux des Lumières et ainsi permis la diffusion de la pensée de l'assurance au-delà de l'Europe du Nord. Ce séisme >



1992-1998
Quatrième vague de F&A
axée sur les rachats dans le
même secteur industriel

2001
Le « 11-Septembre » est
le plus gros sinistre assuré
jamais causé par l'homme

2008/09
Les activités d'assurance
résistent à la crise

est également à l'origine de la sismologie, qui joue un grand rôle pour l'assurance.

De cendres et de gravats

En matière d'assurance de choses aussi, c'est une catastrophe qui a marqué un tournant. En 1666, le centre-ville de Londres fut détruit par un violent incendie. A l'époque, presque rien n'était assuré. Pour les hommes d'affaires, la reconstruction de la City fut une aubaine financière. L'un d'eux, l'économiste, banquier et premier fournisseur d'hypothèques Nicholas Barbon, ne fit fortune que grâce à la reconstruction et fonda en 1681 la première compagnie d'assurances vraiment moderne, l'Insurance Office for Houses.

Nicholas Barbon était un adepte de la théorie du libre marché et il était intéressé par la perspective de rentrées de primes, pas par la solidarité. Il était clair pour lui que la nouvelle entreprise devait devenir une société anonyme, la première dans cette branche. Certes, la société ne connut pas le succès à long terme, mais la capitalisation externe des assurances avec des actions allait se révéler un avantage majeur par rapport aux associations mutualisées traditionnelles. En effet, elle fournissait un capital d'exploitation suffisant et permettait de gérer séparément le capital-risque. Par la suite, une multitude d'assurances furent fondées. Certaines avaient même leurs propres pompiers, qui tentaient de

sauver en priorité les maisons de leurs assurés en cas d'incendie.

Un grand nombre d'assureurs avaient toutefois été créés à des fins purement spéculatives et beaucoup firent faillite au plus tard avec le krach de 1720, lorsque éclata la bulle des mers du Sud, qui ruina de nombreux investisseurs. En revanche, un café exploité par Edward Lloyd depuis 1688 sur Tower Street prospéra. C'était le point de rencontre de propriétaires de navires qui, peu à peu, prirent part mutuellement au risque de transport de leurs pairs. Lloyd's devint un marché mettant en rapport les courtiers et les clients.

L'un des plus éminents représentants de la nouvelle pensée économique en Grande-Bretagne, l'économiste écossais Adam Smith, écrivit en 1776 dans son livre « La Richesse des nations » que la libre concurrence était une condition préalable à la prospérité et reflétait également à la responsabilité individuelle de l'homme. Il fit l'éloge de l'assurance comme institution rationnelle et l'éleva au rang de devoir moral. Pour lui, ne pas s'assurer était « faire preuve d'une précipitation irréfléchie et d'un mépris présomptueux vis-à-vis du risque ».

Par-delà les frontières

Le début de la révolution industrielle et l'extension des colonies apportèrent leur lot de nouveaux risques à assurer. Ainsi,

les besoins immenses de la société anglaise du XVIII^e siècle en sucre des colonies s'accompagnèrent de problèmes inconnus jusqu'alors. Les raffineries pour la production du sucre étaient extrêmement gourmandes en capitaux, notamment en raison du grand nombre d'esclaves requis. Aux dangers résultant du transport maritime s'ajoutèrent les risques d'incendie des cuves et des installations de distillerie pour le rhum.

En 1782, une union de 84 propriétaires de raffineries sucrières fonda à Londres Phoenix Assurance, la première assurance vraiment majeure, mondiale et moderne appelée à durer. Celle-ci dut également son succès à la capitalisation par actions et au capital étranger à sa disposition, qui lui permit très vite de se développer géographiquement. Dès la première année qui suivit sa création, elle assura des raffineries situées à Saint-Pétersbourg, à Smyrne (aujourd'hui Izmir en Turquie), à Lisbonne et bientôt outre-mer. Elle fut aussi la première société à fonder des succursales à l'étranger, ce qui améliora considérablement la répartition des risques.

L'assurance moderne commença ainsi peu à peu à remplacer les formes traditionnelles de prévention des risques qu'étaient les caisses de décès et d'incendie. La base scientifique des actuaires, la forme d'entreprise moderne qu'était la société anonyme et la dispersion géographique des risques firent du modèle d'assurance britannique une idée commerciale inégalable. Celle-ci allait conquérir le monde au cours des siècles suivants. □

Niels Viggo Haueter est responsable Corporate History chez Swiss Re. Le plus vieux réassureur du monde encore existant fête cette année son 150^e anniversaire. La société a été fondée en 1863 par l'assureur Helvetia, le Crédit Suisse et la Banque commerciale de Bâle afin de réduire la dépendance de l'assurance suisse vis-à-vis des réassureurs étrangers.

CREDIT SUISSE

2/2013



**Sécurité – dormir tranquille
en ces temps difficiles**

Bulletin
LE MAGAZINE POUR LE
MARCHÉ SUISSE **PLUS**

Bulletin Plus, le magazine du Credit Suisse pour le marché suisse
www.credit-suisse.com/bulletinplus

Sucré pour moi, amer pour toi

L'expert du diabète voit en lui un risque pour la santé, il fait vivre le producteur (et le dentiste) et presque personne ne peut lui résister : voici sept facettes du sucre.



Anoop Misra, 54 ans, président du centre indien de compétences pour le diabète, les maladies du métabolisme et l'endocrinologie, New Delhi, Inde.

Concernant le diabète, l'Inde se trouve sur une bombe à retardement dont l'horloge tourne très vite. Cette maladie a pris des proportions épidémiques, un Indien sur cinq en souffre déjà. On offre des friandises, elles sont considérées comme des en-cas religieux. Personnellement, je préfère le salé. Mais la majorité des Indiens sont des «becs sucrés». Nos tours de taille sont plus larges que ceux des Européens, notre taux de graisse est plus élevé. Beaucoup d'Indiens ont une «bosse de bison» ou un double menton : des dépôts de graisse superflue.



Johanna Spohrer, 14 ans, lycéenne, Hambourg, Allemagne.

Je mange beaucoup de chocolat, de nounours et de M&M. Ce sont les bruns que je préfère, peut-être parce qu'on dirait du chocolat. J'adore le Nutella. Maman dit que je ne dois pas manger autant de sucre. Elle a raison. Quand j'en mange beaucoup et que je bouge, j'ai la tête qui tourne. Mes dents sont en mauvais état, mais cela ne vient pas des bonbons, tout le monde a un jour ou l'autre des caries.



André González Aguilera, 47 ans, dirigeant de la Cooperativa Manduvirá Ltda, Asunción, Paraguay.

Il y a 38 ans, nous avons créé notre coopérative. Au début, elle comptait 39 membres, aujourd'hui nous sommes 1 500. La récolte de la canne à sucre est plus qu'un travail : avec des produits «fair trade», nous voulons améliorer la qualité de vie des petits producteurs. Nous construisons grâce au crédit une installation écologique destinée à la production de sucre bio. Au début, beaucoup ont dit que nous étions fous – comme un chien qui aboie à la lune. Nous exportons aujourd'hui dans 18 pays.



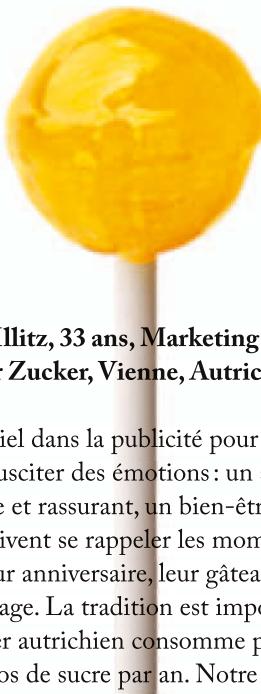
Dʳ Zsuzsanna Juhász, 59 ans, dentiste, Budapest, Hongrie.

Le sucre est la source d'énergie des bactéries qui attaquent les dents. Pas de sucre signifie pas de plaque dentaire et pas de carie. Le sucre est la cause de tous les maux. Si rien n'est entrepris pendant trop longtemps, il y a des complications, je dois arracher les dents, traiter des racines, poser des implants. Chaque année, je soigne 300 personnes pour des caries. D'une certaine manière, le sucre m'amène des clients.



Jordi Butrón, 45 ans, propriétaire et chef du restaurant de desserts Espai Sucre, Barcelone, Espagne.

Chaque année, nous travaillons une tonne de sucre. Tout le monde aime le sucre. Quels que soient les mets, en ajoutant du sucre, les arômes deviennent plus intenses, tout a plus de goût. Le sucre est phénoménal, il va avec tout, on peut le combiner avec le sucré, le salé, lamer, l'acide. Personnellement, j'aime notre beurre sucré-salé. Bien sûr, nous devons faire attention : le sucre brûle vite, parfois il se cristallise. Mais sinon ? Avec le sucre, on peut faire ce qu'on veut.



Selma Illitz, 33 ans, Marketing Manager Wiener Zucker, Vienne, Autriche.

L'essentiel dans la publicité pour le sucre est de susciter des émotions : un sentiment agréable et rassurant, un bien-être. Les gens doivent se rappeler les moments heureux, leur anniversaire, leur gâteau de mariage. La tradition est importante. Un foyer autrichien consomme près de 8 kilos de sucre par an. Notre public se compose surtout de femmes de plus de 25 ans. Nous faisons la promotion du sucre comme produit local. C'est pourquoi nous avons tourné un film publicitaire avec l'école d'équitation espagnole de Vienne qui est, elle aussi, une entreprise traditionnelle viennoise.



Alf Stevens, 68 ans, secrétaire général de l'Union des producteurs d'éthanol d'Afrique du Sud (EPASA), Johannesburg, Afrique du Sud.

Nous obtenons du bioéthanol à partir de canne à sucre et d'autres plantes. Avec ce succédané de l'essence, on peut faire rouler une voiture et voler un avion. Lors de la production de bioéthanol, on ne libère pas de carbone. Pourtant, nous sommes confrontés à des problèmes : en Afrique du Sud, les surfaces destinées à la production du bois disparaissent au profit de la plantation de canne à sucre affectée à la production de bioéthanol. Un second problème est l'irrigation. Le millet repousse toujours plus le sucre, parce qu'il pousse aussi en saison sèche.

Compilation de
Anna Miller et Dennis Bühler.

« L'OR BLANC »

A partir du Moyen Age, la canne à sucre a été exploitée à travers le monde entier dans des plantations, mais elle a d'abord été réservée aux classes supérieures.

Le sucre est appelé « or blanc ».

Le premier morceau de sucre a été produit en Autriche au milieu du XIX^e siècle, et le progrès a vite rendu possible la production industrielle.

Le sucre est à la fois un aliment et un produit de consommation de luxe. Il ne se périt pas.

Les plus grands producteurs mondiaux de sucre sont le Brésil, l'Inde et la Chine, les principaux producteurs européens sont la France, l'Allemagne et la Pologne.

La plus grande sucrerie du monde pour la production de canne à sucre est le Soudan. Il y a deux sucreries en Suisse,

à Aarberg (Berne) et à Frauenfeld (Thurgovie).

En 2011, 170 millions de tonnes de sucre ont été produites à travers le monde. 80% du sucre produit n'est pas directement utilisé comme aliment par les consommateurs, mais sert comme produit de base dans l'industrie de la confiserie et des boissons, dans les boulangeries et la pharmacie.



L'Araignée ou le goût du risque

Les voies de l'évolution sont parfois impénétrables : les araignées se laissent porter dans les airs à cinq kilomètres du sol, sans contrôler ni la direction ni la destination. Pourquoi font-elles cela ? Et que pouvons-nous en apprendre ?

Par Hanna Kokko

IMAGINEZ-VOUS DANS UNE PRAIRIE, par une belle journée d'été, vous sentez une légère brise. Pour une fois, vous résistez à la tentation de consulter vos e-mails sur votre smartphone et remarquez une petite araignée en train de tisser sa toile. En soi, rien d'anormal : c'est ce que font ces animaux pour capturer leurs proies.

Mais regardons de plus près. L'araignée ne construit pas une toile, elle tend son abdomen vers le haut et laisse voler un très fin fil de soie dans les airs. Bientôt, ce fil sera si long qu'il sera emporté par le vent, avec l'animal. De nombreuses espèces d'araignées utilisent cette technique du « ballooning » et couvrent ainsi de

grandes distances. Des chercheurs en ont même retrouvé dans des échantillons prélevés en ballon à cinq kilomètres d'altitude. Les araignées peuvent rester des jours entiers sans s'alimenter, mais leurs prouesses aériennes semblent plus qu'hasardeuses, puisqu'elles n'exercent aucun contrôle sur la direction. Il est difficile de dire combien d'araignées meurent avant de trouver un habitat adéquat. Ce qui est sûr, c'est que le scénario optimal, à savoir une prairie accueillante bien pourvue en nourriture et en partenaires sexuels sans trop de concurrence, n'est aucunement garanti.

A la découverte du monde

Mais rester dans son pré Carré est tout aussi risqué. L'absence de toute migration parmi des congénères conduit non seulement à d'âpres luttes pour les ressources, mais elle met aussi tôt ou tard l'habitat en péril. Du point de vue de l'évolution, une trop grande fidélité au territoire d'origine est préjudiciable. C'est pourquoi les biologistes ne sont pas surpris d'observer un certain degré de hardiesse. Pas étonnant, dans ces conditions, qu'une première araignée ait été découverte peu après la formation de l'île de

Sursey en Islande, à la suite d'une éruption volcanique en novembre 1963.

Et les humains ? Dans son livre « Thinking, Fast and Slow », le Prix Nobel Daniel Kahneman explique que nos décisions sont trop souvent prises à partir d'erreurs et de préjugés. Notre tolérance au risque est le résultat d'une combinaison d'erreurs de jugement : d'une part, nous accordons beaucoup plus d'importance aux pertes qu'aux gains (ce qui donne lieu à des stratégies motivées par l'aversion pour le risque), d'autre part, nous agissons comme si les tendances étaient gravées dans le marbre. Ce point de vue, qui prend parfois le dessus, est à l'origine de fameux événements comme la tulipomanie du XVII^e siècle aux Pays-Bas, la bulle des mers du Sud du XVIII^e siècle en Angleterre ou la bulle Internet et bien d'autres exemples récents.

Des jours avec et des jours sans

Comment l'appétit et l'aversion pour le risque peuvent-ils ainsi coexister ? Sans trop de difficultés. Imaginez que vous gagniez un jour de l'argent avant de subir deux pertes moins importantes. Cette jour-



née vous laissera un souvenir étrangement déplaisant, bien plus que si vous aviez remporté la même somme totale sans ces pertes désagréables. Les décisions irrationnelles ne sont pas si surprenantes si l'on considère notre tendance à envisager les événements indépendamment les uns des autres (« un gain, un autre gain, encore un gain, ah ! une perte... quelle sale journée ! ») plutôt que le résultat global.

En observant ce qui fonctionne généralement, nous ne nous demandons pas s'il faut supposer que les résultats obtenus dans le passé sont une indication des règles futures.

Peut-être est-ce lié à l'évolution. Les araignées ignorent à quoi ressemblera leur futur habitat, elles ont simplement évolué de manière à reproduire ce qui a fonctionné jusque-là. Toutes choses étant égales par ailleurs, plus on verra émerger des îles volcaniques (ou d'autres formations géologiques moins spectaculaires), plus les araignées auront de quoi être optimistes. L'évolution extrapole, elle part du principe que les règles n'ont pas changé depuis la dernière fois, que les vents et les conditions de vie sont restés les mêmes. Il est possible

de s'adapter à des conditions changeantes, mais seulement si leur réalisation est hautement probable : la migration des oiseaux liée au raccourcissement des jours en est un bon exemple.

Curieusement, le risque prend une signification différente selon qu'il concerne un individu ou un groupe. Prenons le concept de « bet-hedging », soit la diversification des risques. En bref, on s'assure contre le plus grand danger possible. Si l'on mise tout sur une carte et que les choses tournent mal, on a tout perdu. Au premier abord, le « ballooning » de l'araignée ne semble pas non plus constituer l'illustration parfaite de la stratégie de réduction du risque. C'est en soi un exercice extrêmement périlleux. Mais quelle serait l'autre solution ? Ne jamais partir ? Cela reviendrait précisément à tout miser sur une seule carte.

Une population se porte mieux quand certains de ses descendants vivent et d'autres meurent, plutôt que lorsque tous survivent mais périssent sous un bulldozer au moment de la construction d'un parking. Un résultat mathématiquement singulier : augmenter la variance de

la progéniture – performance élevée – peut diminuer les chances d'évolution positive d'une population.

Garder une vue d'ensemble

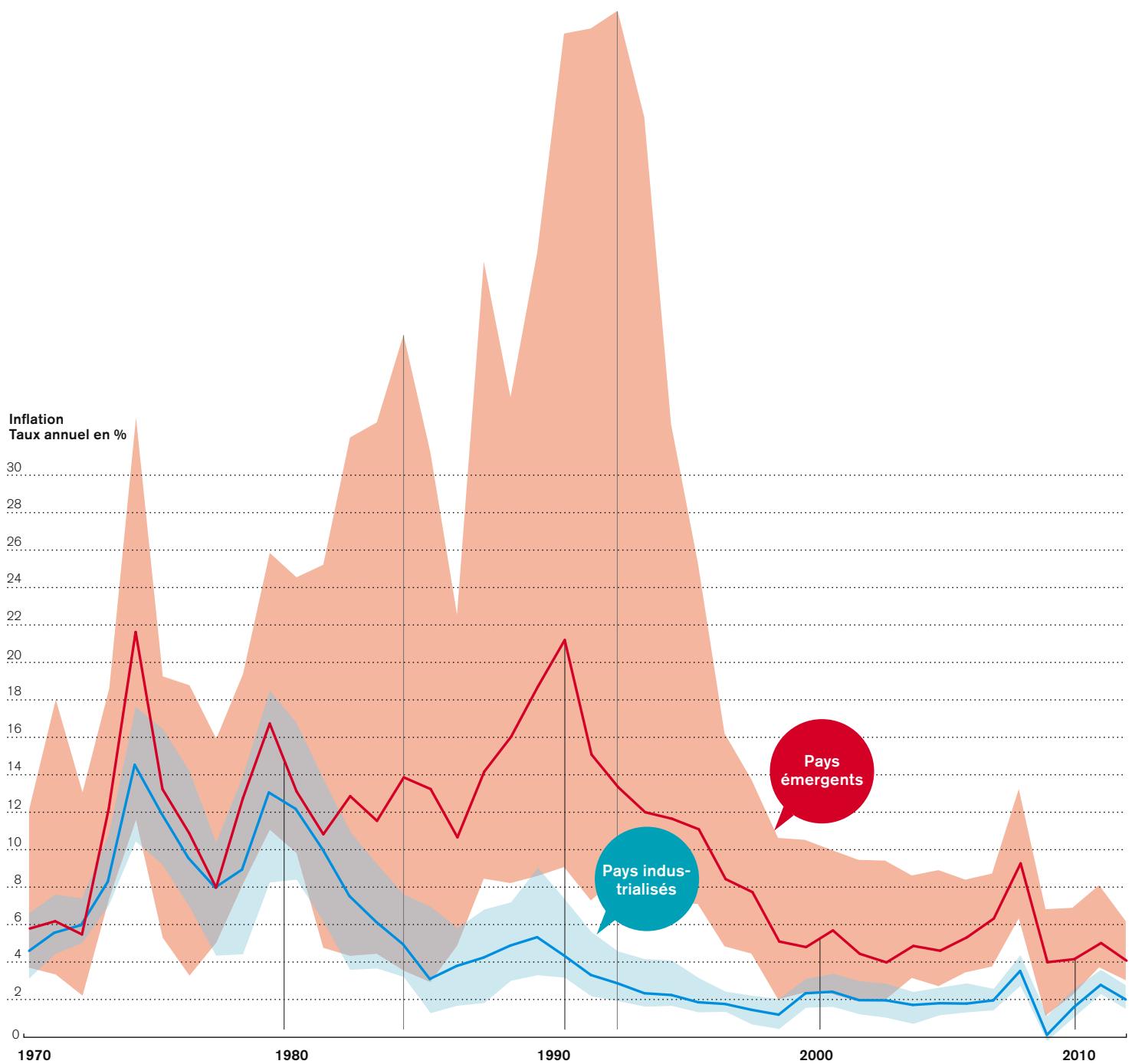
Quels enseignements pouvons-nous tirer de l'évolution ? Premièrement, nous reproduisons facilement ce qui a fonctionné hier et avant-hier mais tendons à perdre de vue – parfois parce que nous agissons collectivement – le fait que les règles changent. Deuxièmement, nous sommes portés par les événements individuels, oubliant le résultat global. Troisièmement, le risque est salutaire, pas forcément pour les risques – tout mais pour la préservation durable d'une espèce. □

Hanna Kokko est une biologiste finlandaise spécialisée dans l'évolution. Elle a été nommée « Australian Laureate Fellow » et vit actuellement à Canberra, où elle enseigne à l'Australian National University.

Le retour de l'inflation ?

L'augmentation de la masse monétaire renforce les craintes de dépréciation. A juste titre ?

Par Claude Maurer



Les courbes correspondent aux médianes respectives du taux d'inflation des deux groupes de pays.
Les zones colorées représentent les quartiles supérieurs et inférieurs pour chaque groupe.

Source : Datastream

Chaque jour, le ciel conjoncturel ravive les inquiétudes liées à l'inflation. Cette tendance fait suite aux injections de liquidités massives et répétées des banques centrales depuis la crise financière. Une augmentation excessive de la masse monétaire figure effectivement parmi les principaux moteurs de l'inflation. Le précepte du monétariste Milton Friedman, qui veut que l'inflation soit toujours et partout un phénomène monétaire à moyen terme, garde donc toute sa validité. D'après la théorie, les prix augmentent lorsque la masse monétaire est supérieure à l'offre réelle de biens et de services.

Un gonflement de la monnaie centrale ne signifie toutefois pas forcément que ces liquidités entreront dans le circuit économique, c'est-à-dire qu'elles seront mises en circulation. Au cours des dernières années, les agrégats monétaires exprimant le pouvoir d'achat réel de l'économie (dépôts bancaires privés) n'ont guère augmenté. En d'autres termes, la vitesse de circulation de la monnaie émise par les banques centrales a fortement diminué. Les liquidités abondantes mises à la disposition des banques commerciales par les banques centrales afin de les recapitaliser en temps de crise et d'éviter ainsi une contraction du crédit, voire une récession, ont été stockées ; elles n'ont pas été injectées dans le circuit économique.

Cela explique notamment pourquoi l'action des banques centrales en tant que garantes de la stabilité des prix est restée viable malgré l'augmentation de la masse monétaire – du moins en se fondant sur la hausse des prix mesurée par l'indice des prix à la consommation (voir graphique).

Le désendettement par l'inflation reste difficile

Afin qu'un gonflement de la masse monétaire engendre effectivement de l'inflation, plusieurs processus sont requis. Il apparaît évident que les banques commerciales doivent octroyer des crédits au lieu de stocker la monnaie centrale. Un tel boom du crédit pourrait être un éventuel catalyseur d'un moteur traditionnel récurrent de l'inflation : une demande excédentaire.

Eu égard au piteux état du système financier international, il est assez peu probable que ces banques accordent des crédits autre mesure dans un futur proche – bien au contraire : elles vont continuer à

stocker ces liquidités. Par contre, les Etats pourraient essayer de réduire leur dette publique par l'inflation. Des personnalités influentes prêchent déjà pour une plus grande tolérance vis-à-vis de l'inflation afin de réduire la valeur réelle de la dette existante et la rendre ainsi plus soutenable.

En raison de l'interconnexion du système financier, ce tour de passe-passe se révèle toutefois assez périlleux. Les marchés financiers sont nerveux et restent en alerte. Aux premiers signes d'une telle tentative, ils exigeraient des taux plus élevés et réduiraient ainsi l'inflation. L'unique chance de réussite de cette forme de désendettement serait que le système financier soit obligé de renoncer à des taux élevés.

Une telle «répression financière» ne serait applicable à grande échelle que si les Etats abrogeaient des principes fondamentaux tels que la sécurité juridique ou la garantie de la propriété. Pour que le danger inflationniste devienne incontrôlable, il faudrait donc un pouvoir politique étendu.

Les liquidités abondantes mises à disposition par les banques centrales n'ont pas été injectées dans le circuit économique.

Sur plus de 50 cas d'hyperinflation entre 1920 et 2008, la plupart étaient imputables à des événements politiques extrêmes comme l'effondrement d'un Etat. Dans le contexte actuel, un tel scénario catastrophe est bien sûr imaginable pour la zone euro ; néanmoins, le service Economic Research du Credit Suisse l'estime peu probable.

La spirale prix/salaires est un autre moteur de l'inflation : dans l'attente d'une hausse des prix, les salariés exigent une augmentation de salaire ; les entreprises tentent de compenser la hausse attendue des frais de personnel en augmentant les prix. L'attente est ainsi un catalyseur significatif du processus inflationniste.

Par ailleurs, il apparaît clairement qu'un environnement peu concurrentiel est propice à l'inflation. Ce n'est que dans un tel contexte que les entreprises peuvent augmenter les prix, et les salariés obtenir des hausses de salaire. Ces dernières années, la mondialisation et la pression concurrentielle en résultant ont structurellement réduit les occurrences de ce phéno-

mène, réduisant ainsi le risque d'une spirale prix/salaires. Tant que la concurrence internationale ne sera pas entravée par des mesures protectionnistes – ce qui semble peu probable – une telle spirale n'est pas près de voir le jour.

Les banques centrales tiennent un rôle crucial dans l'endiguement de l'inflation, et aucune hausse des prix ne sera attendue tant que leur politique restera crédible. L'exemple de la Banque nationale suisse montre qu'actuellement la politique monétaire axée sur la stabilité des prix est considérée comme digne de confiance.

La crédibilité n'est pas une loi naturelle

Un indicateur calculé par Economic Research pour la Suisse sert à mesurer le degré de crédibilité. Cet indicateur oscille, conformément à sa définition, sur une échelle de 0 (crédibilité faible) à 1 (crédibilité élevée). La crédibilité d'une banque centrale n'est toutefois pas une loi naturelle, mais dépend de facteurs aussi bien endogènes (notamment son bilan de réussite) que structurels. Le facteur structurel le plus important est l'indépendance. De nombreuses études empiriques prouvent que les banques centrales indépendantes obtiennent de faibles taux d'inflation qui ne vont pas à l'encontre de la croissance économique. Il va sans dire que cette indépendance de la banque centrale peut être remise en cause par des décisions politiques, tout comme la mondialisation peut faire machine arrière et le système financier se voir théoriquement contraint de racheter de la dette publique. C'est l'orientation du processus politique qui est toutefois déterminante, et celle-ci dépend des partis politiques au pouvoir.

Le ciel conjoncturel est donc relativement radieux ; le risque d'inflation semble rester faible. Les majorités plus âgées des pays industrialisés préféreront opter pour la stabilité, notamment parce que l'inflation entamerait leur épargne. Cela vaut également pour la plupart des pays émergents dans lesquels une grande partie de la population a fortement souffert de l'inflation ces dernières décennies. □

Claude Maurer est responsable Swiss Macroeconomic Research au Credit Suisse.

Les défis de la Suisse

Comparativement à la plupart des pays, la Suisse et ses habitants se portent exceptionnellement bien. Petit pays, petits problèmes ? Ce n'est pas si simple. Diagnostic en six points.

Par Oliver Adler et Sara Carnazzi Weber



L'eau, seul trésor naturel notable du pays alpin : lac et glacier au col du Susten.

1 — Le jouet rançonnable des puissances mondiales ?

Jamais ou presque jamais depuis 1945 la Suisse n'avait été autant sous pression politique extérieure que dernièrement. Les amis américains et européens semblent l'avoir non seulement oubliée mais aussi délaissée. Pire, ils la mettent sous pression. Ils réclament la suppression du secret bancaire, et beaucoup d'argent de surcroît. Les raisons ? La fin de la Guerre froide a fragilisé certaines dispositions spéciales accordées en particulier à la place financière helvétique. De plus, la crise financière, budgétaire et fiscale mondiale a éveillé des convoitises pécuniaires et accentué la pression sur celle-ci. La Suisse

s'en trouve-t-elle menacée politiquement ou économiquement ? Sans doute pas, car une Suisse affaiblie économiquement de manière permanente servirait peu à ses voisins. Le pays va devoir s'adapter. Mais même dans ce nouveau contexte, il dispose d'une marge de manœuvre certaine.

2 — « Livrée » à l'économie mondiale ?

Si l'on mesure sa richesse à ses ressources naturelles, la Suisse est pauvre. Hormis l'énergie hydraulique (l'air pur), elle ne dispose d'aucun trésor naturel notable. Les sols peu propices et la fraîcheur du climat condamnent son agriculture à de faibles

rendements. Rien de surprenant donc à ce que la Suisse ait été l'un des pays les plus pauvres d'Europe jusqu'au XIX^e siècle. On n'y immigrerait pas mais on en émigrerait pour trouver la prospérité. Pourquoi un changement de situation si radical ? Le succès est venu avec l'industrialisation rapide à partir du milieu du XIX^e siècle. La participation intense au commerce mondial, et non la défense du statu quo, a depuis assuré la réussite du pays. Les exportations de biens représentent aujourd'hui 35% du PIB, et plus de 50% si l'on inclut les services. Ces deux chiffres ont augmenté au cours des deux dernières décennies. Plutôt que sur des produits de masse bon marché, l'industrie suisse a toujours misé sur des spécialités et des niches comme la

chimie, la pharmacie, les machines, l'horlogerie, les instruments de précision, mais aussi l'agroalimentaire et les services financiers spécialisés. Sur un marché mondial toujours plus vaste et avec une division du travail toujours plus fine, la spécialisation est la clé du succès. Et pour rester durablement au sommet, il est primordial d'investir beaucoup, y compris dans la formation. Plus celle-ci est élevée, meilleurs sont les salaires et le bien-être.

3 — Trop d'étrangers?

Actuellement il entre, proportionnellement à la population, plus d'immigrés en Suisse qu'aux Etats-Unis, pays d'immigration par excellence. Plus d'un habitant sur cinq a une nationalité étrangère et près d'un sur trois a des origines immigrées en tant que migrant ou descendant de première ou deuxième génération. La société multiculturelle est une réalité depuis longtemps. Si, dans les années 1950, les Italiens étaient encore vus comme étrangers, les «secondos» sont aujourd'hui des Suisses à part entière. Dans la perception de la population, l'intégration n'est toutefois pas aussi réussie. Les initiatives populaires contre l'immigration illustrent ce malaise. Les politiciens peuvent être tentés de l'instrumentaliser au lieu d'apaiser les conflits sociaux. Cependant, les évolutions de ces dernières années le montrent: l'économie suisse profite de l'effet positif pour la croissance de l'immigration, notamment de main-d'œuvre très qualifiée.

4 — De trop grandes banques?

Outre des leaders mondiaux de l'industrie et de l'assurance, la Suisse abrite également deux des plus grandes banques du monde. Si la taille des premiers n'est pas perçue comme un risque, celle de ces dernières crée un malaise. Pourquoi? L'activité bancaire classique consiste à prêter des dépôts d'épargne à long terme et à des taux élevés aux ménages et aux entreprises. Les banques peuvent difficilement réduire leurs

crédits (illiquides), alors que les épargnants peuvent retirer leurs fonds (liquides) à tout moment. Pour pallier ce «risque de fuite», les gouvernements ont introduit des garanties d'Etat pour les déposants (et autres créanciers). Problème: la garantie peut inciter les banques à prendre des risques excessifs. Quand tout va bien, elles gagnent gros, sinon l'Etat doit intervenir pour éviter une crise financière et économique. On peut remédier à cet «aléa moral»: soit on interdit aux banques les opérations risquées, soit on les oblige à détenir des fonds propres suffisants. Le «Swiss Finish» opte pour la deuxième solution. Pour les banques et leur réputation, et pas seulement en Suisse, il serait bon de clore le débat autour de la garantie d'Etat implicite. Le contribuable ne devrait plus avoir le sentiment de devoir payer pour leurs erreurs. Remarque: le problème de l'«aléa moral» n'épargne pas les banques plus petites!

5 — Immobilier: de la bulle à la crise?

Les prix de l'immobilier en Suisse augmentent sans cesse depuis des années. Soutenus par le faible niveau des intérêts et une forte immigration, les prix des maisons individuelles ont augmenté d'environ 50% et ceux des appartements en propriété de près de 80% depuis 2000. La surchauffe qui a commencé dans les principaux centres se répand de plus en plus. Le découplage croissant des prix et des revenus indique la formation d'une certaine bulle. La Suisse se dirige-t-elle vers une nouvelle crise immobilière? Le risque semble limité pour l'instant. Les crises immobilières se distinguent par une séquence précise de faits économiques: fort endettement des propriétaires, hausse sensible des intérêts, baisse des prix immobiliers, récession générale puis resserrement important des crédits par les banques. Des hausses de taux semblent très improbables au cours des deux années à venir et la conjoncture tend plutôt à s'accélérer. Il est d'autant plus important que les autorités et les banques limitent préventivement la croissance de la dette hypothécaire. Cela permettra de

réduire en douceur la demande immobilière et de dégonfler progressivement la bulle des prix.

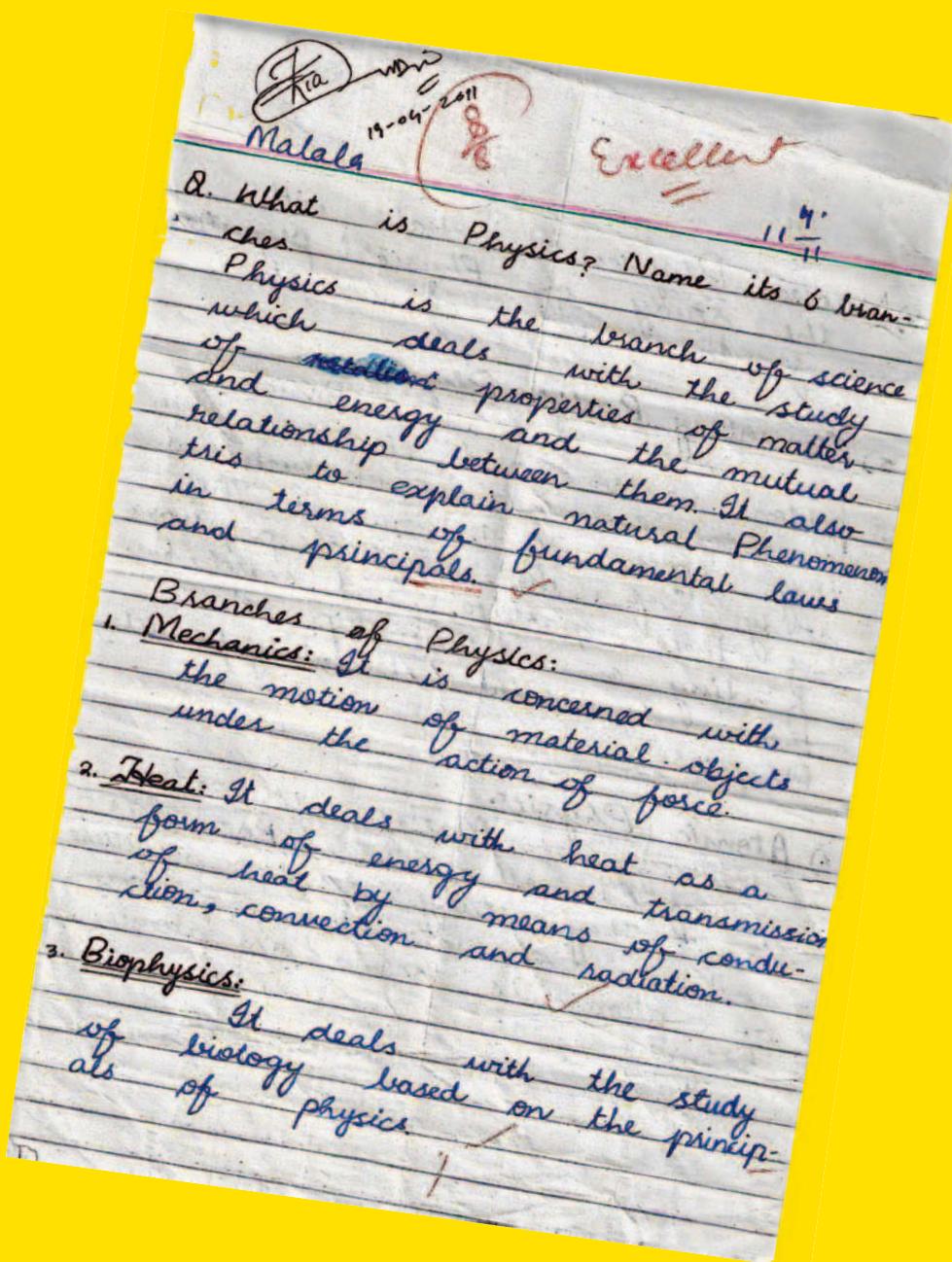
6 — Trop de démocratie?

Pour Winston Churchill, la démocratie était «le moins pire des systèmes politiques», de loin préférable au pire de tous, la dictature. Mais le mieux peut-il être excessif? La démocratie directe suisse fait face à deux reproches: elle serait inefficace, car les décisions politiques seraient prises trop lentement, et potentiellement dangereuse, car les décisions d'un électoralat «ignorant» pourraient nuire au pays ou à la population. Les votations populaires par référendum et la nécessaire majorité des cantons ralentissent en effet des décisions vues a posteriori comme tardives, telles que l'introduction du droit de vote des femmes en 1971 ou l'adhésion de la Suisse à l'ONU en 2002. Le coût social et économique de ces retards est difficile à estimer. On ne sait pas non plus clairement si les électeurs suisses prennent des décisions plus «nuisibles» que les démocraties où des experts gouvernementaux (p. ex. la Grande-Bretagne ou la France) ou des parlementaires professionnels (p. ex. les Etats-Unis) ont un plus grand pouvoir de décision. Le rejet de l'EEE a peut-être été préjudiciable mais en matière de stabilité politico-financière, la Suisse fait figure de bon élève, sans doute parce que ceux qui paient décident directement des dépenses et impôts. Il faut dire qu'un frein à l'endettement est également ancré dans la Constitution fédérale afin de garantir cette stabilité. Chaque démocratie a besoin de ses poids et contrepoids. □

Oliver Adler est responsable Economic Research au Credit Suisse, **Sara Carnazzi Weber** est responsable Macroeconomic and Policy Research.

Une histoire de vocation

Symboles de femmes qui se sont engagées pour leur cause. Un hommage à l'esprit pionnier, à la bravoure et à l'audace féminins.



1. Son courage a fait école.

2. Toujours de toutes
les batailles.





3. Dans les nuages, mais aussi
les pieds sur terre.

4. Au nom de la rose.



5. Vivre à plus de 200
à l'heure.





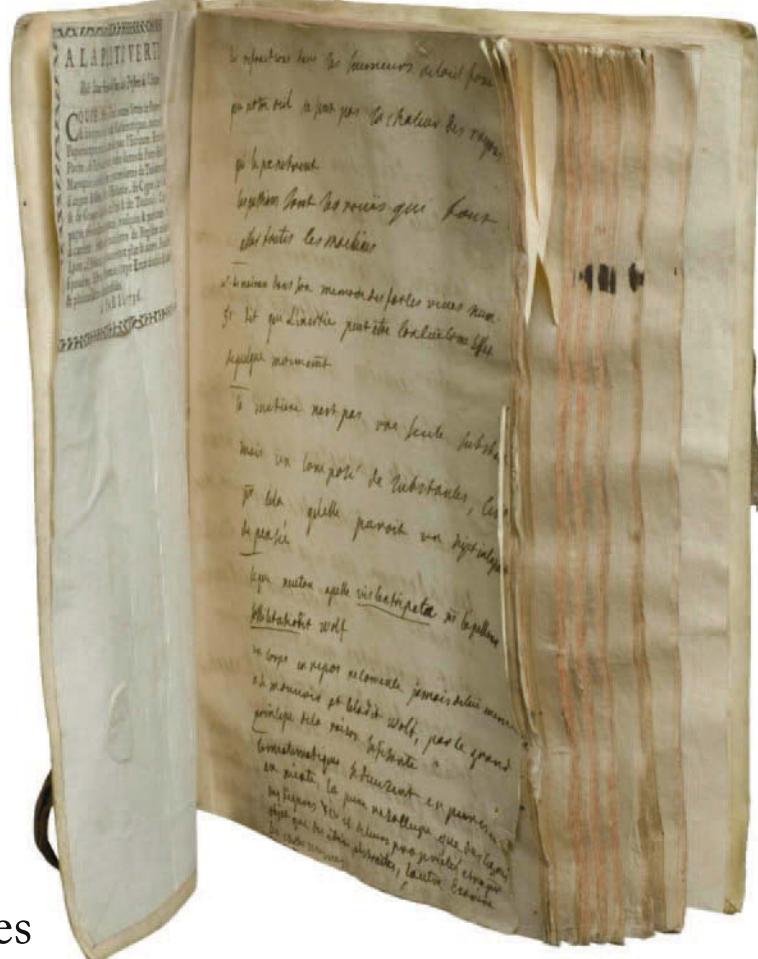
6. Elle avait plus d'un tour
dans son sac.



7. Pas le genre à s'exprimer
du bout des lèvres.



8. Elle a eu une vie
très active.



9. Elle avait de multiples atouts, sauf celui d'être un homme.



10. Avancer en restant assise.



11. Mères Courage.

1.

Malala Yousoufzai

 Il n'y a pas d'âge pour être une héroïne. Depuis l'arrière-pays pakistanaise, Malala Yousoufzai a blogué pour son droit d'aller à l'école. Agée de quinze ans aujourd'hui, elle est originaire de Mingora, un village de montagne à la frontière afghane, que la reine Elisabeth a comparé à la Suisse pour sa beauté et qui est tombé aux mains des talibans. Ceux-ci ont interdit l'écoute de musique et exclu les filles des écoles. Malala a raconté ce régime de terreur et confié ses récits à un reporter de la BBC, qui les a mis en ligne. Le 9 octobre 2012, alors qu'elle voulait rentrer chez elle, un taliban arrêta son bus et s'écria : « Laquelle de vous est Malala ? Qu'elle se désigne ou je tue tout le monde. » Elle fut identifiée, il lui tira dans la tête et dans le cou. Malala survécut avec de graves blessures et, ironie du sort, elle fut soignée à l'hôpital Reine Elisabeth de Birmingham. Malala est la plus jeune candidate jamais nommée pour le prix Nobel de la paix.

2.

Jeanne d'Arc

 Bergère, héroïne de guerre, héroïne populaire, héroïque : le parcours de Jeanne d'Arc est atypique. Du berceau (vers 1412) au bûcher (en 1431), il aura duré 19 ans. Selon la légende, la pucelle était plus déterminée que des gaillards endurcis et plus courageuse que des jeunes hommes forts. Elle ne s'est pas seulement battue pour les Français contre les Anglais, mais également pour la cause des femmes, si l'on en croit certaines féministes. Le Front National se revendique pour

sa part du patronage de cette « vraie patriote », tandis que les catholiques font une icône religieuse de celle qui fut canonisée en 1920. Aujourd'hui encore, les débats font rage quant à l'interprétation à donner de cette héroïne immortalisée par d'innombrables livres, films, œuvres d'art, pièces théâtrales et musicales. Une chose a toutefois su réunir dernièrement ses admirateurs de tous bords : leur indignation contre un historien prétendant avoir prouvé que Jeanne d'Arc était un homme.

3.

Amelia Earhart

 La première fois qu'elle fut applaudie, elle trouva cela fort déplacé : en 1928, Amelia Earhart fut célébrée comme la première femme à avoir traversé l'Atlantique en avion... comme passagère. Mais c'est ailleurs que cette jeune passionnée d'aviation voyait sa place : devant, dans le cockpit. Ce fut chose faite quatre ans plus tard. Sa traversée en solitaire de l'Atlantique en avion fit d'elle le pendant féminin de Charles Lindbergh. Elle enchaîna les records aériens sans pour autant vivre dans les nuages. Elle s'engagea comme pacifiste et devint une idole pour les jeunes Américaines. Ce que les hommes peuvent faire, les femmes le peuvent aussi : tel était son credo et elle en était la preuve volante. Pour ses 40 ans, elle voulut s'offrir un nouvel exploit : le tour du monde à l'équateur dans un bimoteur à hélices. Elle n'arriva jamais à destination. Aujourd'hui encore, des gens prétendent régulièrement avoir retrouvé des débris, des ossements ou des vêtements. Ses tenues sont d'ailleurs souvent copiées, dans les magazines de mode et dans la rue. Car avec son manteau d'aviateur, ses bottes de cuir et

ses pantalons serrés, la « reine des airs » a créé son propre style. Si son look est aujourd'hui rétro, son message ne l'est pas.

4.

Sophie Scholl

 Elle croyait au pouvoir des mots et cela lui fut fatal. Elle mourut avant ses 22 ans, exécutée le 22 février 1943 par un bourreau nazi. Adolescente, elle était encore fascinée par l'idéologie totalitaire et s'endurcit au sein de la « Ligue des jeunes filles allemandes » lors d'épreuves n'ayant rien à envier à celles des jeunesse hitlériennes masculines. Mais sa véritable épreuve de courage, cette fervente chrétienne la réussit en se révoltant contre le régime nazi. Secrètement, et pourtant publiquement. Avec son frère Hans et d'autres membres du groupe de résistance de la « Rose blanche », elle rédigea et diffusa au péril de sa vie des tracts hostiles au nazisme. Elle fut trahie par le concierge de l'Université de Munich lors de sa dernière action et mourut guillotinée quatre jours plus tard. Son courage civique vit dans toutes les mémoires grâce aux rues, aux places et aux écoles baptisées du nom des frère et sœur Scholl.

5.

Janis Joplin

 Avant l'avènement du hype, il y eut les hippies. Et il fallait du culot pour être un hippie de la première heure : porter des vêtements psychédéliques, manifester pour la paix, faire peu de cas du travail régulier et de l'hygiène corporelle, tout cela n'était pas bien vu de tous. Janis Joplin était prédestinée à une vie en sandales à côté de ses bottes : à l'école déjà, c'était une marginale, et en 1963,

alors âgée de 20 ans, elle fut élue « le garçon le plus laid du campus » à l'université d'Austin. Ses camarades avaient leur hargne, elle avait sa voix : un phénomène naturel ravageur ! Oh lord, comment du blues-rock blanc peut-il sonner aussi noir ? La réponse était Janis Joplin. Dans sa chanson la plus connue, elle demandait : « Oh lord, won't you buy me a Mercedes-Benz ? » alors qu'elle conduisait elle-même un cabriolet Porsche bariolé. L'icône féminine de l'époque hippie fut une pionnière du triptyque rebelle « sexe, drogue et rock'n'roll ». Et l'une de ses premières victimes. Elle mourut d'une overdose d'héroïne en 1970 à 27 ans. En 2013, un fabricant de chaussures eut l'idée branchée de commercialiser un modèle de sandales « Janisjoplin » au prix de 248 euros. Oh lord !

6.

Margaret Thatcher

 Quand un mot en « -isme » est créé avec votre nom, c'est que vous avez laissé une trace, en bien ou en mal. Le « thatchérisme » désigne l'œuvre toujours aussi polarisante de Margaret Thatcher, premier ministre conservateur britannique de 1979 à 1990, la première et l'unique femme à avoir occupé cette fonction. Certains la considèrent comme le sauveur de la nation, d'autres comme le fossoyeur de la société britannique. Son surnom : la « Dame de fer ». Elle incarna un autre concept : le « handbagging », consistant à afficher une détermination ostentatoire. Lors des réunions importantes, elle plaçait son sac à main bien en évidence et chacun comprenait alors qu'elle ne plaisantait pas. Le sac à main comme arme féminine : pas sûr qu'un homme l'imité de sitôt.

7.

Estée Lauder



Elle n'a peut-être pas changé la face du monde, mais bien le visage de millions de femmes.

Sans publicité déguisée, on peut dire qu'elle leur a donné plus de fraîcheur, de grâce et de beauté. On pourra toujours se demander si elle a aussi œuvré pour la jeunesse éternelle promise par des noms de produits actuels tels que « revitalizing supreme global anti-aging eye balm ». Estée Lauder, la reine de la cosmétique, a consacré son existence avec passion et élégance à rendre la vie plus esthétique. Sa première crème de soins, elle la prépara à la main, inspirée par son oncle pharmacien, avant de confier plus tard cette tâche à des laboratoires high-tech. Mais le succès mondial de la marque « Estée Lauder » s'explique par le sens des affaires et le flair de sa créatrice : elle fut la première à distribuer des échantillons gratuits aux clientes (un concept marketing repris plus tard avec succès par les eaux de Vals) et leur fit essayer ses crèmes, parfums et rouges à lèvres directement en magasin. Elle osa en outre positionner ses cosmétiques sur le segment haut de gamme avec des prix démultipliés par rapport à la concurrence, ce qui se révéla payant au fil des années : à sa mort à New York en 2004 à l'âge de 97 ans, Estée Lauder était l'une des femmes les plus riches du monde.

8.

Marie Curie



Si Hollywood faisait autant de films sur la vie des scientifiques que sur les extraterrestres, la dernière adaptation de la biographie de Marie Curie ne daterait pas de 1943. Voici un résumé rapide de sa vie mouve-

mentée consacrée entièrement à 1) la science, 2) l'humanité et 3) l'amour.

1) Non admise à l'Université de Varsovie, elle gagna l'argent pour ses premières recherches en enseignant, premier professeur femme à la Sorbonne, inventa le mot « radioactif », découvrit les éléments polonium et radium, seule femme parmi les quatre personnes plusieurs fois lauréates du prix Nobel et une des deux seules personnes à l'avoir reçu dans des disciplines différentes (physique et chimie), mourut en 1934 sans doute par suite de son exposition à des éléments radioactifs.

2) Elle se consacra à soigner les soldats blessés durant la Première Guerre mondiale, développa une voiture de radiographie mobile pour le front, travailla pour la Société des Nations.

3) Veuve tôt, son mari et collaborateur scientifique Pierre Curie mourut écrasé par une voiture, elle devint dépressive, fit scandale en ayant une aventure avec un homme marié, d'autres hommes s'affrontèrent en duel pour elle, elle fut attaquée en tant que juive, étrangère et féministe.

Epilogue : sa fille Eve devint écrivain et conseillère à l'OTAN, sa fille Irène fut chimiste et reçut également un prix Nobel, sa petite-fille Hélène épousa le petit-fils de Paul Langevin, l'amant adultère de Marie.

9.

Emilie du Châtelet



Son compagnon d'un temps, Voltaire, la trouvait « divine », mais sa vie fut très mondaine. Emilie du Châtelet fut une femme moderne et active dans la France du XVIII^e siècle. Après avoir honoré son mariage arrangé et donné trois enfants à son marquis d'époux, elle déménagea et suivit sa véritable

destinée : elle devint mathématicienne, physicienne, philosophe, traductrice et féministe. Son œuvre majeure reste la traduction de l'ouvrage de référence « Philosophiae Naturalis Principia Mathematica » d'Isaac Newton avec ses commentaires. Elle contribua de manière décisive à l'émergence de la pensée de Newton en Europe. Mais revenons à Voltaire. Elle vécut et travailla avec lui durant plusieurs années au château de Cirey, dont elle fit un lieu de rendez-vous pour les hommes de lettres et les philosophes. A la mort d'Emilie, Voltaire écrivit d'elle qu'elle était « un grand homme qui n'avait de défaut que d'être une femme ».

10.

Rosa Parks



Si vous *ne* vous levez *pas* pour quelqu'un dans le bus, vous passerez à juste titre pour un rustre. Mais pas Rosa Parks, qui devint une héroïne en restant assise. Le 1^{er} décembre 1955, à Montgomery, Alabama, cette Afro-Américaine de 42 ans refusa de laisser sa place à une passagère blanche comme l'y obligeait la loi de ségrégation raciale. Elle fut arrêtée et condamnée à une amende de dix dollars plus quatre dollars de frais de justice. Son acte courageux, qui transforma la passivité en action, fit d'elle une icône du mouvement des droits civiques. Le bus est aujourd'hui exposé au Henry Ford Museum de Dearborn, dans le Michigan.

11.

Suffragettes



L'égalité des sexes a de nombreuses mères Courage : Olympe de Gouges, Clara Zetkin, Betty Friedan, Alice Schwarzer... On citera ici l'exemple emblématique des suffragettes, ces

feministes anglaises et américaines qui agitèrent le monde des hommes au début du XX^e siècle. Leur principale revendication était le droit de vote généralisé pour les femmes, et leurs moyens d'action allaient de la manifestation à la grève de la faim en passant par le tabagisme public. Si elles prônèrent initialement la résistance non violente, elles perturbèrent ensuite la tranquillité des hommes en utilisant des moyens non pacifiques comme les incendies ou les attentats à la bombe. Mais c'est une autre forme de violence quiaida leurs revendications à émerger : après la Première Guerre mondiale, les sociétés décimées durent faire appel à la main-d'œuvre féminine, ce qui fit progresser l'acceptation des femmes dans tous les domaines. L'objectif du droit de vote des femmes fut atteint par les suffragettes dans leurs pays d'origine en 1919–1920 (Etats-Unis) et en 1928 (Grande-Bretagne), alors qu'il fallut attendre beaucoup plus longtemps en Suisse (1990, Appenzell Rhodes-Intérieures).

Portraits compilés par la rédaction.

La dernière grande aventure

L'esprit de compétition ne connaît pas de limites quand il s'agit de battre de nouveaux records toujours plus farfelus. Au-delà de l'entendement.

Par

James Hamilton-Paterson

SI L'ON CONSIDÈRE LA DÉFINITION INITIALE DU MOT «aventure» – un «événement inhabituel» –, alors la plupart d'entre nous en ont déjà fait l'expérience, ne serait-ce que par les frissons d'un premier baiser. Pourtant, il y a quelques siècles, ce terme était surtout employé pour désigner les expéditions vers des terres inconnues (enfin, «inconnues» aux yeux des Européens – les autochtones, eux, les connaissaient généralement très bien). Celui qui avait la chance de son côté revenait de ces voyages avec de merveilleuses histoires : des rues pavées d'or, des indigènes recouverts d'écaillles de la tête aux pieds.

Le siècle des Lumières a vu grandir l'importance des sciences et des méthodes scientifiques. Alexander von Humboldt et Charles Darwin sont partis en expédition pour découvrir, décrire et rapporter des spécimens de plantes et d'animaux exotiques. Le but ultime était la soif de connaissances. En raison de la fatigue et des dangers inhabituels, ces voyages étaient effectivement riches en aventures. Né en Angleterre pendant la Seconde Guerre mondiale, j'ai été bercé par les récits d'aventures rassemblés par mon père dans sa jeunesse. La majorité de ces livres racontaient les expériences de voyageurs durant le règne de la reine Victoria et du prince Edouard VII, époque où l'Empire britannique était encore très étendu. Il était question de chasse aux fauves en Afrique et en Inde, d'humains dévorés par des crocodiles, de serpents venimeux et de guérisseurs perfides.

Accéléré par deux guerres mondiales, le progrès technique a changé la donne. Les avions et les satellites ont permis d'établir une cartographie des continents au mètre près; la radio, et aujourd'hui les smartphones, sont les vecteurs de la communication directe. J'ai été témoin du coup porté par ces nouvelles technologies au métier d'explorateur solitaire : la première fois que je suis allé au Brésil dans les années 1960, la carte de la région amazonienne comportait encore plusieurs taches blanches. Mais aujourd'hui, c'est de l'histoire ancienne.

Bien entendu, les photos et les histoires des voyageurs relatant leurs aventures peuvent encore distraire leur famille et leurs amis. Dans le sillage de bien d'autres termes, «aventure» a fait l'objet d'une intense commercialisation. Mais ces vingt dernières années, la frontière entre aventure et sport extrême s'est étiolée, sans oublier le cliché de la langue des affaires : «challenge». C'est ainsi qu'est né le concept d'aventurier-célébrité, à grand renfort de publicité, d'accords conclus avec les chaînes de télévision et de vidéos sur YouTube. Au mieux, l'égocentrisme est dissimulé par des desseins scientifiques ou caritatifs.

L'épuisement, jusqu'au bout des doigts

Voici un bon exemple d'actualité : la première traversée de l'Antarctique en hiver. L'instigateur de cette expédition, qualifié par le livre «Guinness des records» de «plus grand explorateur vivant» (comme s'il s'agissait là d'un métier reconnu et commun) est Sir Ranulph Fiennes, un habitué de l'auto-épuisement. Il s'est rendu aux pôles Nord et Sud à pied et a atteint en 2009, à l'âge de 65 ans, le sommet de l'Everest. A cette époque, il avait déjà vaincu la face nord de l'Eiger. En 2003, il a couru sept marathons en sept jours sur les cinq continents. Précédemment, il avait franchi le passage du Nord-Ouest reliant l'Occident à l'Orient sur une embarcation ouverte et descendu le Nil blanc en aéroglisseur ; alors qu'il tentait d'atteindre le pôle Nord à pied, sa main gauche a été gravement gelée et il s'est lui-même

coupé le bout des doigts nécrosés à l'aide d'une scie, sans autre forme de procès.

Il y a peu de temps, il voulait reprendre la route pour sa «dernière grande aventure», nom qu'il a donné à l'expédition. Cependant, comme il fut victime de graves engelures alors qu'il s'entraînait à cet effet, sa participation est à présent exclue. «Je suis extrêmement déçu, a-t-il déclaré, mais maintenant, mon but est d'aider l'équipe à distance.» Normalement, cette traversée de l'Antarctique a débuté en mars, aventure qui pourra prendre jusqu'à une année. L'équipe est dotée de radars pour détecter les crevasses sous le sol gelé et de deux véhicules à chenilles fonctionnant au kérozène, car à des températures avoisinant les -70 °C le diesel devient visqueux ; ils tractent deux gros conteneurs pour transporter les provisions et servir d'abris. Toute possibilité d'être secouru est exclue. «La dernière grande aventure» – si les choses tournent mal – pourrait bel et bien signifier la fin.

Sous couvert de bienfaisance : pur égoïsme

Pourquoi prendre de tels risques ? Certainement pas au nom de la science. Le motif est aussi irréfutable que la réponse de George Mallory lorsqu'on lui a demandé pourquoi il souhaitait escalader l'Everest : «Parce qu'il est là.» Sir Ranulph Fiennes a ainsi déclaré : «Si ce n'est pas moi, alors ce seront les Norvégiens.» Pour déguiser cet acte purement égoïste, le sacro-saint objectif de bienfaisance doit être mis en avant. Dans le cas de Sir Fiennes, le bénéficiaire de l'expédition est une association venant en aide aux personnes atteintes de cécité. Le mot anglais pour «organisation caritative» (charity) vient du latin «caritas», et ses acceptations ont évolué au fil du temps : le sens initial était «cherté», puis «haute estime», et encore «amour de son prochain», s'exprimant par la distribution d'aumônes. Aujourd'hui, il est parfois employé pour désigner la collecte de fonds obtenus grâce à des pressions morales.

Sir Fiennes ressemble à beaucoup d'explorateurs avant lui, dont l'écrivain que je suis. Le récit d'aventures dans des livres reste généralement intime. Mais lorsque de tels exploits personnels sont couverts par la télévision et sponsorisés, le résultat est tout autre. Je souhaite bonne chance à l'équipe pour l'expédition. Pour ma part, plutôt mourir que d'être livré en pâture à ces caméras.

Je redoute juste qu'à l'avenir nous n'assistions à des compétitions glorifiant la première grand-mère à escalader nue l'Everest ou déportageant des tétraplégiques sponsorisés traversant le Pacifique à pédalo. Les êtres humains doués de raison l'ont toujours su : les véritables aventures peuvent tout aussi bien être spirituelles – du premier au dernier baiser. □

L'écrivain et poète anglais **James Hamilton-Paterson** est né à Londres en 1941 et vit aujourd'hui en Autriche. Son nouveau livre «Under the Radar» vient de paraître aux éditions Faber and Faber.



Topspin ou slice*?

Roger Federer
parle des moments décisifs
de sa carrière.

* Au risque de faire la leçon : un topspin agressif fait rebondir la balle plus vite sur le terrain de l'adversaire après l'impact. Un slice fait suivre une trajectoire plus basse à la balle, qui rebondit peu et ne décolle pas.

Quelle voie choisir?

J'ai dû choisir à 14 ans déjà la carrière que je souhaitais embrasser. Je devais décider si je voulais intégrer le centre de tennis national à Ecublens, et donc y déménager, pour suivre une préparation intensive à une carrière professionnelle. Pour moi, la décision était moins risquée que difficile à prendre. Il ne s'agissait pas simplement de changer d'école. Je devais quitter ma maison et mes amis pour vivre à Ecublens dans une famille d'accueil qui ne parlait que le français. Cela dit, si je n'avais pas réussi dans le tennis, j'aurais toujours pu rentrer à la maison. Cette décision n'était donc pas vraiment risquée. J'avais un filet de sécurité.

La magie opère

Jouer au tennis implique de prendre des décisions en permanence. Topspin ou slice? Long de la ligne ou croisé? Ligne de fond ou filet? Parfois, certaines balles sont particulièrement risquées. Je garderai toujours en mémoire ce coup lors de la finale épique de Wimbledon contre Rafael Nadal en 2008, quand, dans le quatrième set, j'ai dû faire face à une balle de match et qu'il a attaqué sur mon revers. Bien que mené et positionné deux mètres derrière la ligne de fond, j'ai réussi à rattraper un revers le long de la ligne et à relancer le jeu. J'ai malgré tout perdu par la suite, mais ce match a été vraiment spectaculaire et historique.

Rester maître de soi

Au début de ma carrière, je me suis demandé un jour : pourquoi suis-je toujours si nerveux lorsque cela ne fonctionne pas à l'arrière? J'ai dû apprendre à avoir davantage confiance en mon jeu de fond de court. Par la suite, j'ai travaillé sur la maîtrise de mes émotions en cas d'échec à l'arrière. Plutôt que de rechercher une solution vers l'avant, je persistais à rester en fond de court : un vrai changement pour moi, qui a d'ailleurs donné lieu à une progression décisive. Les premiers résultats se sont probablement fait sentir au Masters de Houston en 2003, lorsque je me suis imposé face à Andy Roddick et Andre Agassi en demi-finale et en finale.

Un entraînement difficile

Bien que 2003 ait alors été ma meilleure saison – avec une victoire à Wimbledon et au Masters à Houston – je me suis séparé de mon entraîneur Peter Lundgren. A l'époque, beaucoup ont été surpris de cette décision. J'avais depuis longtemps déjà le sentiment que les choses n'allait plus entre nous. Il ne m'apportait plus rien qui puisse me faire progresser. Mes succès indiquaient certes que la voie que j'avais suivie jusqu'alors était la bonne, mais je souhaitais encore m'améliorer. Pour cela, il me fallait un changement. Rétrospectivement, cette décision difficile a représenté un pas en avant dans mon parcours. Je suis alors devenu un adulte autonome. Je n'avais pas prévu que la recherche d'un nouveau coach durerait encore un an. Cependant, j'ai énormément appris pendant cette année.

Carrière et paternité

Lorsqu'on est engagé dans une relation durable, il est normal de penser un jour à fonder une famille. Ce fut le cas également pour ma femme Mirka et moi. Par ailleurs, je ne savais et ne sais toujours pas combien de temps je pourrai et souhaiterais encore jouer. Il a toutefois vite été clair que nous serions amenés à voyager un jour avec nos enfants sur le World Tour. Mais trouver le bon moment n'était pas si simple. Une chose était sûre : il serait très difficile de tout mener de front pendant la saison olympique de 2008. Il nous fallait donc attendre un peu. Ensuite, tout s'est accéléré de manière inattendue. Pendant la grossesse de Mirka, j'ai connu quelques-uns des plus grands succès de ma carrière : tout d'abord ma première victoire au Tournoi de Roland-Garros, puis ma sixième victoire à Wimbledon grâce à laquelle j'ai établi un nouveau record en obtenant 15 titres de Grand Chelem. Et peu après, les jumelles sont venues au monde le 23 juillet 2009. Quelle année!

Le danger des fans

Je suis depuis quinze ans sur le circuit professionnel mais je n'ai jamais été confronté à une situation vraiment dangereuse, même dans mes relations avec les fans. Ils

sont certes souvent extrêmement euphoriques et exubérants mais n'ont jusqu'à présent jamais été source de problèmes. Je ne prends aucune précaution particulière. Lorsque c'est possible, c'est moi qui conduis, y compris dans les pays où l'on circule à gauche comme en Angleterre ou en Australie. Jusque-là, j'ai toujours eu de la chance et je touche du bois pour que cela dure.

L'ombre de la maladie

Il est déjà arrivé par le passé – bien que très rarement – que certains joueurs de tennis atteints comme moi de mononucléose ne puissent plus revenir sur le circuit professionnel. Du coup, cette maladie m'a donné quelques craintes. Tout a commencé lorsque je me suis senti de plus en plus souvent mal, faible et épuisé. J'ai toutefois continué à jouer pendant un moment jusqu'à ce que, finalement, je ne sois plus en mesure de le faire. Peu de temps après, j'ai eu connaissance du diagnostic. Bien que j'aie remonté la pente assez vite et que j'aie pu revenir sur le circuit rapidement, la maladie m'a affaibli pendant une année.

Perte du statut de numéro 1 mondial

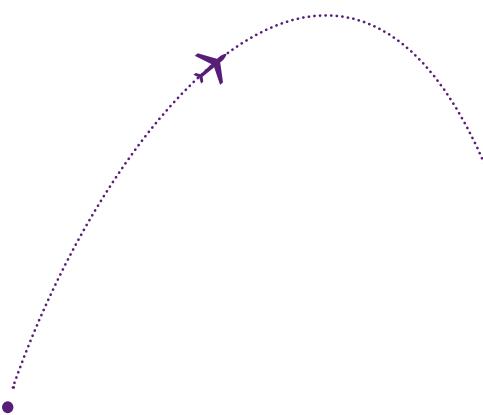
Quand, il y a deux ans, les choses ne se passaient plus si bien pour moi et que Rafael Nadal, Novak Djokovic et Andy Murray devenaient toujours plus forts, la presse n'a pas été tendre avec moi. Je ne devais surtout pas me laisser abattre. Je me suis donc concentré sur mes objectifs. J'ai cessé de lire les articles me concernant et lorsque je suis revenu au sommet, je n'ai ressenti aucune satisfaction vis-à-vis de mes critiques. Ma motivation n'était pas de leur montrer qu'ils avaient tort. Je l'ai fait pour moi, pour ma famille, mon équipe et mes fans, qui croient en moi. Pour eux, je souhaite jouer au plus haut niveau le plus longtemps possible. □

Propos recueillis par Daniel Huber



Bowei Gai, 28 ans, pendant une
courte halte à San Francisco.

29 pays 36 villes 1 mission.



Tous les débuts sont risqués, et Bowei Gai le sait mieux que quiconque. Il a mis sur pied plusieurs start-up dans la Silicon Valley. A présent, il parcourt le monde pour décortiquer d'autres modèles de création d'entreprises.

Par Steffan Heuer (texte) et Douglas Adesko (photo)

Bowei Gai lance un petit tas de cartes de visite sur la table : « Elles viennent d'être imprimées. Classe, non ? » Sous son nom, on peut lire « Fondateur » – c'est ainsi que s'appellent les jeunes entrepreneurs aujourd'hui – rien d'autre, pas même un téléphone. Au dos de la carte, le jeune homme de 28 ans ouvre les bras vers le ciel de Sydney ; à ses pieds, son MacBook. La photo a été prise il y a une semaine lors d'un voyage

en Australie, où il s'est rendu pour découvrir la scène des start-up.

Elle décrit mieux qu'aucun mot ce qui motive le jeune homme. Elan, optimisme, curiosité. Ce serial entrepreneur de San Francisco est devenu, quasiment du jour au lendemain, une éminence de la culture de création d'entreprises et des start-up à succès. Son dernier projet : rédiger un « World Startup Report » et le transmettre aux intéressés. Jusqu'à septembre, il

va visiter 36 villes dans 29 pays. Sur place, de 100 à 150 personnes de la région lui révéleront lors de chaque manifestation qui fonde quel type d'entreprises, qui avance le capital-risque, quelles barrières bureaucratiques et culturelles les entrepreneurs doivent surmonter.

« Avant de créer ma propre entreprise et d'investir cinq années de ma vie afin, je l'espère, de fonder une société milliardaire, je veux parcourir le monde, >

explique Bowei Gai, en escale à San Francisco avant de partir pour l'Amérique du Sud. Je ne voyage pas pour le plaisir. Mes visites me permettent de rencontrer d'autres fondateurs et de partager avec ma communauté ce que j'apprends. Celui qui donne est toujours récompensé. Tel est le principe karmique de la Silicon Valley», explique ce fils d'immigrants chinois arrivé aux Etats-Unis à l'âge de sept ans.

Sans le sou et mauvais élève

L'accession de Bowei Gai au rôle d'ambassadeur et d'éclaireur de la création d'entreprises est tout aussi fortuite que son étiquette de jeune fondateur à succès assez fortuné pour s'octroyer une année sabattique. «En Chine, j'étais le plus timide de tous. Je passais inaperçu et je ne parlais à personne. En Amérique, cette mentalité ne mène nulle part. À mi-chemin entre la High School et le College, j'ai décidé de prendre la parole : une transformation radicale», se souvient-il.

Il compare son parcours à un ordinateur dont le système d'exploitation préinstallé a été actualisé à l'aide d'extensions logicielles. «Les voyages, les rencontres, les lectures changent les perspectives.» De même que ses études à l'Université Carnegie-Mellon de Pittsburgh : il revoit les nuits blanches passées à rechercher des idées commerciales dans un foyer d'étudiants. «Nous avions généralement beau-

BOWEI GAI À PROPOS DE LA CULTURE DES START-UP DANS DES PAYS QU'IL A VISITÉS :

• Lituanie

«Depuis que le pays a retrouvé son indépendance dans les années 1990, il y règne une incroyable atmosphère de renouveau. Avec 300 visiteurs, notre week-end start-up a enregistré un record de participation.»

coup d'ambition, mais pas la moindre idée de la façon de développer un bon logiciel ou de créer une start-up. C'est en forgeant qu'on devient forgeron.»

Il acquiert la confiance requise pour aborder les grands noms de la Silicon Valley et trouver du travail. «J'avais de très mauvaises notes. Les sociétés comme Apple ou HP ne voulaient même pas voir mon CV.» Infatigable, le jeune diplômé de master en sciences informatiques se présente aux responsables d'entreprise qui ont fréquenté la même université que lui. «Je ne pesais pas lourd : ma famille n'avait pas d'argent et aucune relation, je n'avais pas la moindre expérience.»

Son opiniâtreté se révèle payante. Bowei Gai décroche un stage dans le service New Business Creation du géant HP et est ensuite embauché par Apple. «Une fois sur place, ils m'ont avoué : nous t'avons menti. Tu ne vas pas travailler sur Mac-Mini, mais sur un nouveau projet secret baptisé Apple TV. Par la suite, j'ai intégré l'équipe qui a développé l'iPhone. J'étais le plus chanceux des débutants.»

Dans ce domaine, l'informaticien a sa propre formule : pour tout le monde, les chances sont de 1%. Il faut donc essayer cent fois pour conclure une affaire. «Malheureusement, la plupart des gens abandonnent avant.» Il utilise le tremplin Silicon Valley pour se catapulter sur la scène de la création d'entreprises. Sa première start-up, Snapture Labs, développe une application Appareil photo pour iPhone. Seconde percée : Card-Munch, une application qui enregistre les cartes de visite dans le carnet d'adresses électronique à l'aide de l'appareil photo des smartphones. L'idée appâte le réseau professionnel coté en bourse LinkedIn, qui achète la société de Bowei Gai début 2011 et l'embauche.

L'objectif de son idée suivante n'est pas commercial. Il souhaite tirer le meilleur profit d'un séjour d'un mois dans son pays d'origine et demande des contacts sur place à son réseau de créateurs d'entreprises. En quelques jours, des centaines d'interlocuteurs arrangeant pour lui des rendez-vous avec des journalistes, des fondateurs, des capital-risqueurs et des

• Inde



«La scène de la création d'entreprises est jeune et ne se laisse pas désarçonner. Beaucoup de choses sont à réinventer, car l'infrastructure est vraiment mauvaise, depuis le courant électrique et Internet jusqu'à la logistique.»

«business angels». «Je ne suis ni un reporter ni un bon écrivain. J'ai simplement acheté mon billet pour la Chine et je souhaitais en tirer le meilleur parti», explique Bowei Gai à propos de la naissance de son «China Startup Report».

De retour en Californie, il met en ligne le rapport tard dans la soirée, pour remercier ceux qui l'ont aidé. Le lendemain, la scène technologique mondiale, de San Francisco à Shanghai, s'est ruée sur sa présentation de 26 pages. Elle s'est répandue comme une traînée de poudre, en Chine également. «J'ai considéré le pays avec les yeux d'un étranger de la Silicon Valley, de manière honnête et brute.»

A ce jour, le rapport de Bowei Gai sur le boomland chinois a enregistré plus de 100 000 clics sur Slideshare.net. En permettant aux lecteurs d'accéder de façon divertissante aux success stories, souvent méconnues en Occident, de géants d'Internet comme Tencent, Baidu ou Taobao, il a touché une corde sensible. «Ces entreprises pensent et agissent comme des start-up, mais elles génèrent des dizaines de milliards. A lui seul, Taobao est à l'origine de 2% du PIB chinois.

J'ai moi-même été stupéfait par la situation en Chine », explique Bowei Gai. Il décrit en deux mots la scène des start-up locale : « Ambitieuse. Incroyablement ambitieuse. »

• Ce qui intéresse les fondateurs

Les premiers jalons sont posés pour d'autres voyages d'étude. Il reçoit des e-mails de fondateurs du monde entier le pressant d'examiner d'autres pays à la loupe, de l'Inde au Brésil. Cet hyperactif reste encore près d'un an chez LinkedIn avant de prendre la décision, en novembre 2012, de faire une pause créative pour le « World Startup Report ». « Financièrement, ce fut un départ magnifique. Lors de la cession, l'action LinkedIn valait 19 dollars », se souvient Bowei Gai, dont les parts dans l'entreprise ont été acquittées majoritairement en actions LinkedIn. Au mois de mars 2013, l'action cotait à 180 dollars. « En définitive, ce n'est qu'un patrimoine virtuel. En revanche, l'attention et la crédibilité ainsi acquises peuvent être mises à profit ; en effet, les gens tendent soudainement l'oreille. »

• Australie



« Un pays riche, beau, très avancé, qui a jusqu'à présent trop peu encouragé ses start-up. Quand les emplois traditionnels permettent de gagner beaucoup d'argent, les fondateurs s'exilent à l'étranger au lieu de se risquer sur leur territoire. C'est aussi le cas de la Suisse, où je ne suis pas encore allé. »

• Etats-Unis (Silicon Valley)

« Toujours le meilleur site au monde pour transformer rapidement et efficacement de nouvelles idées en réussites commerciales. Celui qui est couronné de succès devient une locomotive et attire des gens talentueux. Il en sera encore ainsi dans les dix ou vingt prochaines années. »

meilleure description de la scène des start-up dans le pays. L'ensemble des fondateurs des différents pays en profitera, explique modestement Bowei Gai. Tous les jours, je brûle de créer une nouvelle société, une très grande cette fois-ci. Mais d'abord, je dois aller à la découverte des entrepreneurs du monde entier, de leur manière de penser et de travailler. » □

• Chine



« Les entrepreneurs surgissent de nulle part et construisent du jour au lendemain des sociétés immenses dont les Occidentaux ne savent souvent rien ou pas grand-chose. »

Une nouvelle fois, il demande leur aide à ses pairs créateurs d'entreprises pour organiser son tour du monde. Des bénévoles lui concoctent son itinéraire, organisent des événements de la Colombie au Népal. Les premières étapes lui ouvrent les yeux sur tout ce qu'il ignore. « La Silicon Valley est toujours le meilleur site au monde pour transformer rapidement et efficacement de nouvelles idées en réussites commerciales. Celui qui est couronné de succès devient une locomotive et attire des gens talentueux. Il en sera encore ainsi dans les dix ou vingt prochaines années. Par contre, il existe de nombreux autres berceaux pour les fondateurs et ils rattrapent rapidement leur retard. »

Durant l'année, Bowei Gai mettra gratuitement en ligne les opinions et les perspectives de chaque pays. Sous forme de présentations brèves et synthétiques, car : « Qui lit de longs textes pleins de statistiques ? Pas moi. » Comme pour le « China Startup Report », il met l'accent sur ce qui intéresse vraiment les fondateurs. Il considère son activité d'éclaireur comme un bon complément à d'autres projets tels que la start-up Genome, dans la Silicon Valley. Là-bas, on est aussi sur les traces du fondateur-phénomène, mais on tente de le comprimer dans des formules et des bases de données. « Je veux motiver le plus de gens possible. Les stimuler, fournir une

Steffan Heuer est journaliste et auteur à San Francisco. Il observe depuis plusieurs années la scène de la création d'entreprises dans la Silicon Valley. Ses rapports et analyses sont publiés dans « brand eins », l'édition allemande du « Technology Review » du MIT, ainsi que dans « The Economist ».

R = D × P

Le Risque (R) est calculé en fonction de la Probabilité (P) et du Dommage prévu (D) – c'est l'une des formules abrégées classiques. Notre formulation est presque aussi courte pour le résumé des faits ci-après : beaucoup de données, peu de mots.

Circulation

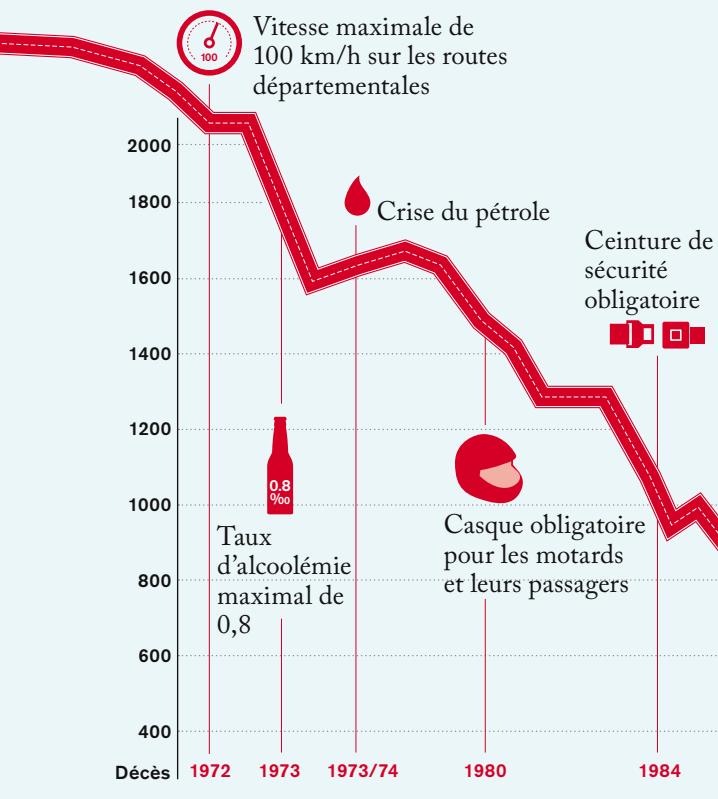
Une invention astucieuse

Le brevet «#US 1,331,359» déposé en 1920 par Arthur Hughes Parrot et Harold Round décrit des coussins d'air protégeant les passagers d'un avion : le précurseur de l'airbag.



Moins, c'est plus

Qu'est-ce qui a accru la sécurité routière ?
Hausse et baisse des décès sur les routes allemandes.



La voie de la mort

1, 2, 3, 4, 5, , 7, 8, 9, 10, 11, ...

Toutes les six secondes, une personne meurt ou est blessée sur les routes dans le monde, soit 1,2 million de morts et 50 millions de blessés par an.

Le danger a du bon



L'ingénieur néerlandais de la circulation routière **Hans Monderman** (1945–2008) pensait que les routes devaient être dangereuses pour être plus sûres. Il a élaboré le concept du «shared space», des voies utilisables par tous, et fait démonter panneaux et feux.

Vol sans retour



290 compagnies aériennes

ont l'interdiction totale d'exploiter des vols dans l'UE, dont toutes celles de 20 pays (dont l'Afghanistan, le Kirghizstan ou le Soudan).

Partie II



50% des accidents impliquant des piétons se produisent sur la seconde moitié de la route, lorsque ces derniers viennent d'un refuge ou, pour les routes sans refuge, lorsqu'ils ont déjà traversé une voie.

Amour



Où l'amour frappe

+45° 26' 31.09"
+10° 59' 54.05"

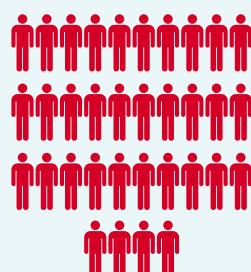
C'est là que s'est déroulée la plus célèbre tragédie de la littérature anglaise : coordonnées géographiques de la (supposée) maison des parents de Juliette Capulet au 27 Via Cappello à Vérone. A 300 mètres se trouve la (supposée) maison de Roméo Montaigu.

Embrassez-vous !



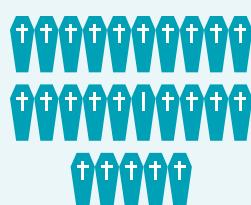
La transmission d'un rhume est nettement moins probable par un baiser que par une poignée de main.

Un amour contagieux



34 millions

de personnes dans le monde ont contracté le VIH.



25 millions

de personnes sont décédées du sida.



7 millions

de personnes atteintes du VIH n'ont pas accès au traitement antirétroviral qui permettrait de freiner la maladie.

Un vrai trésor



Le joaillier suisse Shawish a présenté, en 2012, la première bague intégralement en diamant, réalisée à partir d'une seule pièce. Prix de vente estimé : plus de 60 millions de francs. Valeur assurée : inconnue.

Sentiments non partagés

Russie



Femmes



Hommes

Japon



Femmes



Hommes

Pourcentage de personnes déclarant être actuellement amoureuses.

Calcul



1,7 mrd
de dollars

Lorsqu'il s'est séparé de sa femme Anna, le magnat des médias Rupert Murdoch a également dit adieu à une partie de sa fortune. Probablement le divorce le plus cher à ce jour.

Des recherches aux effets secondaires

«Bearshare»



46%

«Screensaver»



42%

«Digital Music»



19%

«Porn»



9%

Part des liens dangereux (malware) proposés lors de la recherche de ces termes.
De nouveaux liens à risques viennent s'ajouter en permanence.

Hit



La devise «No risk, no fun» est utilisée dans tous les contextes imaginables, une recherche sur Google donne presque un million de résultats. L'adresse norisk-nofun.ch mène à un créateur d'aires de jeu à Wettingen. Norisknofun.net, en revanche, est encore à vendre.

Décrocher le gros lot



Texte plus court, procédure écourtée : l'Américaine Connor Riley (@theconnor) a twitté : « Cisco m'a proposé un poste ! Je dois maintenant décider si le gros salaire offert justifiera de faire la navette à San Jose pour un travail que je détesterai. » Cisco a retiré l'offre presque en moins de temps qu'il n'en a fallu pour écrire le tweet.

La poste est là



Aux Etats-Unis, si l'on envoyait autant de lettres que d'e-mails, les dépenses de timbres s'éleveraient à **6 300 milliards de dollars**.

Social ou pas ?

Quel est le risque majeur des médias sociaux ? Enquête auprès de 141 sociétés aux Etats-Unis et en Europe.

Diffusion d'informations confidentielles

Commentaires négatifs sur la société

Communication de données personnelles

Escroquerie

Informations dépassées

Gagné !

**Chance
104 000 000**



**Risk
90 900 000**

Quel terme revient le plus sur Internet d'après googlefight.com.

Trop d'indésirables



**1080
calories**

Une boîte de viande Spam Classic lancée en 1937 contient 1080 calories. Elle tire son nom de l'abréviation de «spiced pork and ham». Le nom de la marque, «Spam», cité plus de 120 fois dans un sketch des comiques anglais Monty Python, a été repris pour désigner la diffusion en masse d'un même message.

**50 mrd
de dollars**

C'est, selon les estimations, le préjudice économique causé par les spams dans le monde.

Avertissement aux parents



Un tiers des risques pour les enfants provient de portails vidéo, suivis de sites Internet, des réseaux sociaux et de jeux.

Culture

Jouer avec le feu



Le jeu de stratégie « Risk » inventé en 1957 par le réalisateur français Albert Lamorisse fait partie des jeux de plateau les plus connus sur la planète. Sa version informatique a également conquis le monde.

Toujours dans le ton ?



Décibels auxquels sont exposés les musiciens d'un orchestre.

Trombone 95



Clarinette 92



Cor 92



Tuba 92



Flûte traversière, piccolo 91



Batterie 91



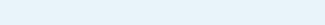
Violon 89



Viole 89



Harpe 89



Basson 89



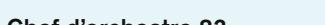
Violoncelle 87



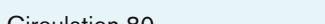
Hautbois 86



Contrebasse 85



Chef d'orchestre 83



Circulation 80



Discothèque 110

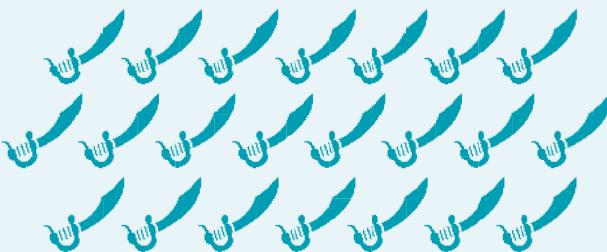


Money Lisa



L'œuvre d'art assurée pour la somme la plus élevée du monde est probablement «la Joconde» de Léonard de Vinci. En 1962, son transport du Louvre vers Washington a été assuré pour 100 millions de dollars.

Dur record



En avalant
22 sabres

le 13 février 2011 à Mumbai, l'Indien Kishan Valaiah Ayula a décroché le record du monde.

Signaux de fumée

Dans les 134 plus grands succès cinématographiques aux Etats-Unis en 2011, environ

1 900

scènes montraient des personnes en train de fumer ou mettaient en scène le tabac.

Combine et perfidie

Tommaso Ramundo a été condamné à une peine d'emprisonnement de

4,5
mois

pour avoir triché lors de l'émission de quiz « Risiko » diffusée à la télévision suisse le 5 janvier 1998. Il s'était procuré les réponses auparavant. Ironie du sort, il les a mélangées lors de l'émission et a été démasqué.

Musique du monde

«Kunscht isch il Gang des risques»

Traduction automatique en français (Babelfish) de « Kunscht isch gäng es Risiko » (extrait de la chanson « Eskimo ») du chansonnier bernois Mani Matter.

Compilation de la rédaction. Sources: OMS, Europa.eu; mz-web.de; association Mobilité piétonne / Division circulation de Zurich; Save the Children; care2.com; gesundheit.com; Clark County Nevada; Organisation mondiale de la santé; Shawish; thisismoney.co.uk; Wikipedia; ijustmadelove.com; McAfee; Grant Thornton; googleflight.com; Huffington Post; Kaspersky Lab; Antispameurope; Bundesamt für Sicherheit in der Informationstechnik (Allemagne); me-magazine.info; EU Kids Online; Livre Guinness des records; University of California, San Francisco; Moneycab; Suva

Tout est question d'équilibre



Jörn Kaspahl est un illustrateur hambourgeois. Ses œuvres sont parues notamment dans «The New Yorker», «Monocle», «GQ», «Wired» et «Der Spiegel».



Découvrez la nouvelle ŠKODA Octavia



www.skoda.ch ou sur

12X GAGNANT
QUALITÉ-PRIX

La Suisse rayonne: la nouvelle ŠKODA Octavia est là! Entièrement reconçue, comme en témoignent son design impressionnant, ses innovations intelligentes, son volume intérieur généreux et ses moteurs à la pointe de la technologie. Et parfaite héritière du break le plus vendu de Suisse. Mettez en lumière ses qualités uniques de best-seller. Et découvrez vous-même pourquoi la nouvelle ŠKODA Octavia représente une catégorie à part. Faites une course d'essai dès maintenant chez votre partenaire ŠKODA.
ŠKODA. Made for Switzerland.



TOYOTA

ALWAYS A
BETTER WAY

LARGEMENT EN TÊTE DE SA CATÉGORIE. NOUVELLE TOYOTA AURIS HYBRID.



COMING SOON TOYOTA AURIS TOURING SPORTS



5 ANS
GARANTIE
HYBRID

toyota-hybrid.ch

Auris – la seule tout hybride compacte du monde.

Avec son système de propulsion tout hybride sophistiqué, sa ligne aérodynamique, sa boîte automatique e-CVT optimisée et des caractéristiques de design à nulles autres pareilles, la nouvelle Auris Hybrid est synonyme de plaisir de conduire sans limite. Et cela alors que d'autres sont depuis longtemps arrêtés à la station-service. Logique dès lors que ses valeurs CO₂ se situent à un minimum imbattable. **Essayez-la!**

Auris Hybrid Luna 1,8 VVT-i Hybrid Synergy Drive®, 100 kW (136 ch), 5 portes, Ø consommation 3,8 l/100 km, Ø émissions de CO₂ 87 g/km, catégorie de rendement énergétique A. Emissions moyennes de CO₂ de tous les modèles de véhicules immatriculés en Suisse: 153 g/km. Véhicule illustré: Auris Hybrid Sol 1,8 VVT-i Hybrid Synergy Drive®, 100 kW (136 ch), 5 portes.